



FANTAISIES POLITIQUES

VAINQUEURS ET VAINCUS

Moins la poudre, le bruit du canon et l'éclat retentissant des armes, les luttes électorales ressemblent aux batailles. De part et d'autre, il existe des soldats, des chefs, une armée enfin, ayant sa discipline, ses mots de passe et son drapeau.

Avant d'en venir aux mains, des officiers spéciaux ont, par d'habiles reconnaissances, préparé le terrain, établi les positions, en un mot secondé la volonté, accompli les ordres du commandant en chef.

De même qu'un général renommé, le chef d'un parti mêle les conceptions avancées de la stratégie aux combinaisons habiles de la tactique; il emploie toutes les ressources de l'art et de l'expérience, surexcitant chez le partisan comme chez le soldat l'enthousiasme de l'idée, l'honneur, l'esprit de corps et par-dessus tout l'amour du pays, dont l'avenir et la prospérité dépendent du sort du parti.

Les préparatifs une fois faits, chaque corps d'armée entre en campagne et commence ses opérations. Les tirailleurs se déploient en longues lignes et cachent les mouvements des divisions ou des brigades, des escarmouches s'engagent de ci de là, mais sans avantage général.

Ces rencontres ont pour effet de faire plutôt briller l'habileté du chef et la bonne conduite des troupes que d'entamer sérieusement l'ennemi.

C'est ainsi que les réunions préliminaires des comités, les assemblées publiques, les harangues sur les *hustings* servent de préludes aux engagements électoraux.

Là, des officiers de tout grade et de tout corps poussent des reconnaissances et adressent leurs rapports au quartier-général.

Enfin le grand jour arrive, celui d'un engagement général; tout fait prévoir que l'affaire sera chaude, car chaque armée occupe d'excellentes positions, et chefs et soldats, pleins de confiance, sont animés d'une même ardeur.

Vers les neuf heures du matin, après un déjeuner substantiel comme il en faut pour asséoir solidement son moral et reconforter son physique, la bataille s'engage sur toute la ligne.

Notre intention n'est point de raconter ici les péripéties de la lutte: choas d'escadrons, formation de colonnes profondes, feux de mousqueterie, charges à la baïonnette, tonnerres des batteries dont les

boulets enlèvent des files entières, ou bien vomissent la mitraille, et couchent les hommes dans les carrés comme un faucheur l'herbe dans la prairie; non, rien de tout cela n'a lieu fort, heureusement, dans les combats électoraux. Notre description doit être prise au sens figuré, car en fait de victimes, s'il est des vaincus, il n'y a ni tués, ni blessés. Vainqueurs et vaincus se portent à merveille, et très souvent, après la bataille, un grand nombre de soldats des deux camps trinquent ensemble du meilleur cœur au succès de la prochaine affaire.

On voit rarement pareille confraternité dans les armées régulières. Durant les campagnes de Crimée et d'Italie cependant, on assista à plusieurs banquets que se donnèrent réciproquement les officiers des deux armées en présence.

Ce qui différencie surtout les batailles électoraux des engagements militaires, ce sont les explications après coup des pertes subies, des désastres survenus.

En campagne, le chef et le soldat, fraction minime d'une armée, éloignés du centre de l'action, font simplement leur devoir, c'est à dire qu'ils obéissent, combattent et tombent sans murmure, les yeux fixés sur le drapeau du régiment.

Si la victoire sourit à leur courage et récompense leur valeur, tous se réjouissent et se préparent pour le lendemain; si la fortune trompe leur espérance, que survienne un revers, ils s'excitent ou s'animent en pensant aux compagnons disparus qu'ils jurent de venger à la première occasion. De plus, les fatigues de la marche et de la bataille, les soins à donner à l'armement, à l'équipement, les exigences du service du camp, toutes ces occupations empêchent les hommes de connaître et surtout de discuter le pourquoi et les comment d'une défaite.

Dans les luttes électoraux, au contraire, l'état de surexcitation des esprits, opposé au parfait équilibre du corps, la cessation du travail, l'abandon de tout souci immédiat, l'énorme durée qui sépare d'ordinaire un combat d'un autre, le dépit des uns, l'outrecuidance des autres, cherchent non pas seulement des palliatifs, mais trouvent partout des explications à l'insuccès, des causes imprévues de la défaite.

C'est au manque d'organisation qu'on rapporte tout d'abord la chance contraire. La *cabale* a manqué d'énergie, d'activité; les comités n'ont pas été assez nombreux; les électeurs se sont montrés indifférents; les voitures manquaient; la revision des listes s'est opérée sans discernement; le mauvais temps a fait manquer des réunions

sur lesquelles on comptait; enfin, la fatalité s'en est mêlée, car il demeure évident que le candidat malheureux devait triompher: chacun en est convaincu, et l'adversaire ne doit son succès qu'à la série de fautes commises par les partisans de son rival.

Seul ce dernier ne recherche aucune des causes de sa victoire: calme et souriant, fort de la légalité de son droit, il connaissait fort bien d'avance, assure-t-il, le résultat; et, chose accablante, personne ne peut lui contester la vérité de ses assertions.

Mais à ces assises de l'opinion publique, le condamné de la veille devient souvent le juge le lendemain.

Ce fait d'expérience doit suffire à la consolation et à l'espérance des vaincus comme au légitime orgueil des vainqueurs, par conséquent à la satisfaction de tous.

A. ACHINTE

ECHOS DE PARTOUT

Pour faire cesser toute incertitude sur la dénomination à donner au personnel affecté, dans les ports et sur les bâtiments de la flotte, au service des défenses sous-marines, le ministre de la marine française a décidé qu'à l'avenir la dénomination commune de *Torpilleurs* remplacerait celle de mineurs marins et d'électriciens, pour les officiers de tous grades, officiers-marinières et marins qui, après avoir suivi le cours de Boyardville, auront été reconnus aptes à ce service.

AMÉRIQUE.—*Vitesse des chemins de fer.*—La plus grande vitesse possible dans les trains de chemins de fer a été atteinte sur la ligne de Jersey à Trenton, dans l'Etat de New-Jersey de l'Amérique du Nord.

La distance de 92 milles qui sépare ces deux villes a été franchie en 59 minutes par le train des journaux, dit *News paper's train*. La vitesse a dépassé 93 milles à l'heure; il n'y a eu qu'un arrêt d'une minute à Newark et un ralentissement à New-Brunswick. En partant de cette dernière station, le train a marché pendant 3 minutes à raison de 137 milles à l'heure.

Où la mode va-t-elle se nicher? Il paraît que cette année, aux bains de mer, le comble de l'élégance sera, pour les baigneuses, de posséder sa cabine en toute propriété.

La petite maison de bois sera capitonnée de cuir et de caoutchouc, avec natte et accessoires *ad hoc*. Le tout se démontant et s'emballant pour la plus grande commodité de la propriétaire.

La duchesse d'Edimbourg vient, paraît-il, de se faire construire une de ces cabines pour prendre les bains de mer à Livadia.

Cette cabine est en bois blanc verni, doublé de cuir blanc. Elle contient une toilette, des glaces et jusqu'à un petit calorifère, maintenant la température nécessaire à réchauffer doucement le corps, au sortir du bain.

On voit que le confort est poussé petit à petit, par la haute société, jusqu'à ses dernières limites.

On attend, à Paris, du 10 au 15 juillet, une jonque chinoise qui appartient à un des sujets du Fils du Ciel élevé en France, au lycée Louis-le-Grand et nommé Mieng.

Mieng est retourné, il y a quelques années, dans son pays, aussi civilisé que possible, et il a fait construire une jonque qui, à des formes extérieures religieusement chinoises, joint les qualités d'un navire européen fait pour supporter les gros temps à la mer, tout en ayant un assez faible tirant d'eau pour naviguer dans les fleuves.

Cette jonque, que son propriétaire a appelée le *Yang-tse-Kiang*, du nom du fleuve Bleu, vient directement de Shanghai. Les officiers que s'est adjoints son propriétaire sont européens, mais l'équipage est exclusivement chinois.

Le *Yang-tse-Kiang* obtiendra très-certainement un énorme succès de curiosité, avec son étrange équipage, ses formes bizarres, sa poupe surélevée, et l'immense dragon aux ailes déployées qui s'élance au-devant de la proue.

Il reste quatre ou cinq mois à Paris.

La grande duchesse Marie de Russie, sœur de l'empereur Alexandre, vient de quitter Florence pour retourner en Russie.

On raconte qu'à la veille même de son départ d'Italie, un des Russes les plus sympathiques à la France lui ayant demandé qu'elles étaient ses commissions pour Paris, la grande duchesse lui a répondu textuellement:

"Dites à Paris que je l'aime et l'aimerais toujours, et dites à la France qu'elle me trouvera toujours entre ses ennemis et elle."

Il faut rapprocher de cette manifestation de sympathies la fin du discours prononcé par le général Timaschef à l'ouverture de la conférence télégraphique internationale.

"Pendant le séjour que vous y ferez (en Russie), vous n'y trouverez ni les plaisirs mondains de Paris, ni les splendeurs artistiques de Rome, ni la vie animée et agréable de Vienne. Vous y trouverez, par contre, quelques sujets intéressants à étudier, quelques convictions satisfaisantes à emporter, celle-ci entre autres: que les sentiments pacifiques si hautement proclamés par S. M. l'empereur sont bien ceux en même temps de toute sa nation."

A propos de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, dont la consécration vient d'avoir lieu d'une façon si solennelle, un journal de Paris s'écrie:

"Que d'événements importants se sont passés sur cette colline, seulement depuis le supplice de Saint Denis, date à laquelle elle entre violemment dans l'histoire!"

"Que d'hommes fameux y ont paru pour prier et pour combattre!"

"L'empereur de Germanie Othon II y a fait chanter un formidable *Alleluia*, qui s'entendit jusqu'à Notre-Dame épouvantée."

"Le pape Eugène III y a officié solennellement, saint Bernard lui servant de diacre."

"Charles VI, au lendemain du *ballot des sauvages*, où il faillit trouver la mort dans les flammes, s'y est rendu en pèlerinage avec toute sa cour."

"Henri IV y a établi son quartier général, lors de son troisième siège de Paris."

"A ce même couvent, transformé et purifié, le régent et le jeune roi Louis XV sont venus maintes fois faire leurs dévotions."

"Mais, de tous ces événements, le plus... grave et celui qui devait avoir une portée infinie à travers le monde, ce fut le prononcément des vœux d'Ignace de Loyola et de François-Xavier, qui eut lieu dans l'église souterraine de la chapelle du Martyre."

L'Italia militare du 6 avril donne les renseignements suivants sur un nouveau fusil qu'on expérimente en ce moment en Angleterre, et dont l'inventeur, Pieri, est un italien. Dans le but de diminuer les oscillations produites dans le tir par la pression du doigt sur la détente l'inventeur a imaginé de placer cette détente non plus sous le fût, mais à la partie supérieure de la poignée. Pour faire partir le coup, le tireur presse avec le pouce sur la détente, qui est protégée par deux ailettes contre les chocs accidentels. Dans les armes actuellement en usage, l'index en pressant sur la détente, tend à faire abaisser le bout du canon; dans le système proposé, la pression du pouce sur la partie supérieure de la poignée tend, au contraire, à maintenir l'arme parfaitement en équilibre. Outre cet avantage, le placement de la détente à la partie supérieure de la monture a permis à l'inventeur de simplifier considérablement le mécanisme, qui ne se compose plus que de sept pièces réunies par une seule vis s'enlevant à la main ce qui rend le démontage très-facile et très-rapide. L'inventeur estime que son fusil ne reviendra pas à plus de 40 francs dans les manufactures de l'Etat.

VIEILLES GAZETTES

(Suite et fin)

LVIII

Craig était l'homme de la situation, une sorte de proconul à poigne, chez qui on pouvait trouver plus facilement un piquet de soldats que des raisons justes et raisonnables.

La manie du gouverneur, depuis son fameux voyage de l'année précédente, était de se faire présenter des Adresses. Avec cela dans son havresac, il se croyait blanchi de ses méfaits aux yeux du parlement de Londres. On trouve toujours, n'importe où et comment, des gens qui signent ces sortes de pièces, lesquelles au bout du compte ne représentent ni rien ni personne, et le *Canadien* ne manqua pas de le faire sentir dans son article du 14 mars 1810, tout en dévoilant les manœuvres des Antis et des Chouayens qui agissaient ainsi pour préparer les nouvelles élections dans le sens de leur politique.

Ce dernier trait combla la mesure.

Craig appela Monseigneur Plessis, lui exposa ses griefs contre les Canadiens et parut ne vouloir reculer devant aucune mesure violente pour rester maître de la position. L'évêque protesta de l'attachement des Canadiens à la couronne anglaise, lui exposant que tout le mal venait de la manière dont les partis interprétaient chacun la constitution, les franchises parlementaires, etc. Mais Craig avait la tête pleine de nuages: il cherchait des complots partout. Dès qu'une nouvelle victoire de Napoléon était connue, il s'imaginait voir la population française de Québec aller l'égorger dans son château. Ce maniaque enragé n'écouta pas l'évêque et fit ce que son entourage lui conseillait.

Le 17 mars, la force armée envahit l'établissement du *Canadien*. Presse, matériel, manuscrits, tout fut transporté dans les voûtes du palais de justice.

Le même jour, Pierre Bédard, Jean-Thomas Taschereau, François Blanchet, Borgia et l'imprimeur Charles LeFrançois, furent arrêtés. On avait aussi préparé des mandats contre MM. Viger et Laforce. Huit jours avant les élections, ce coup montrait assez comment l'oligarchie entendait dicter sa politique aux « libres et indépendants électeurs, » mais le vote des Canadiens fut plus unanime que jamais. Le système de terreur dont on les menaçait, loin de les effrayer, leur inspirait le courage qui les sauva.

LIX

Ryland, le secrétaire de sir James Craig, passa en Angleterre au printemps, et dans une conversation qu'il eut avec lord Liverpool, il avoua que les rédacteurs du *Canadien* étaient des hommes de talent (1), mais

(1) J'emprunte à M. P. T. Bédard, de Gaspé, Christie, pour l'année 1810.

sans fortune, sans principe, qui s'étaient jetés dans la lutte pour arracher des places au gouvernement. Toutes ces accusations ont été réfutées. Elles pèchent contre les faits les plus patents.

Le gouverneur compléta son œuvre par une proclamation dans laquelle on lisait: « des écrits séditieux destinés à aliéner l'affection des sujets de Sa Majesté envers le gouvernement de ce pays..... des hommes pervers qui, par des propos séditieux, des écrits malintentionnés, tentent de noircir le gouvernement.... Je charge les magistrats de s'enquérir avec soin des auteurs et éditeurs de tels écrits. » Du reste, il y a des passages où les caresses sont prodiguées à pleines mains aux Canadiens, et des protestations d'amitié qui mettent l'eau à la bouche.

Peu après, la cour criminelle s'ouvrant à Québec, le grand jury tança à la fois le *Mercury* et le *Canadien* pour quelques écrits trop vifs, susceptibles de causer du trouble dans la colonie, disait-on. Mais le *Mercury* ne fut pas saccagé ni ses rédacteurs mis en prison. Le grand jury demandait, par exemple, répression de la liberté de la presse pour sauver la patrie. On était en beau chemin, puisque le seul journal qui, jusque-là, eut fait la lutte dans le sens véritablement anglais venait d'être baillonné, et qu'on laissait le *Mercury* attaquer la majorité des habitants de la province, tout en prouvant à chaque article son ignorance des pratiques et des principes de la constitution anglaise. Néanmoins, le grand jury tenta de faire élargir M. Bédard, mais sans succès. En juillet, MM. Borgia et Blanchet furent remis en liberté pour cause de santé, et le mois suivant ce fut au tour de l'imprimeur.

LX

Aussitôt après la suppression du *Canadien*, avaient eu lieu les élections, et les amis de Craig s'étaient fait battre à platte couture. Huit mois plus tard, la Chambre, enfin convoquée, demanda au gouverneur l'élargissement de l'un de ses membres, M. Bédard, élu par le comté de Surrey. Craig refusa net. Six mois s'écoulèrent encore. Alors sir James quittant le pays et n'ayant plus à craindre celui que l'on appelait « le vieux lion, » il le fit mettre en liberté. M. Bédard n'avait pas cessé de demander son procès, mais on ne laisse pas des hommes énergiques et habiles comme lui exposer en plein jour leurs griefs et la fausse position de ceux qui les persécutent.

LXI

Le *Canadien* reparut en 1819. Toujours en lutte avec le pouvoir, il vécut assez pour indiquer que le journalisme allait enfin prendre racine parmi nous. Interprète de nos anciennes phalanges politiques, il s'est conquis une place d'honneur en ce pays. Il a parlé le premier le langage de l'homme libre raisonnable, alors que même en Europe on s'en tenait encore aux préjugés les plus absurdes contre la presse.

Nous sommes loin de cette époque où la presse portait ombrage aux puissants du jour. Et pourtant, elle a plus de liberté que jamais. Tout repose sur le point de vue où l'on se place. Les articles qui valent la suppression du *Canadien* seraient aujourd'hui de simples tartines inaperçues dans lesquelles personne ne songerait à trouver du mal.

Le journal, né de la discussion, vit de cet élément, aussi a-t-il été plus prospère dans les pays véritablement libres. C'est seulement dans ces derniers que la presse se comporte avec mesure et dignité. L'exercice du pouvoir, les restrictions multipliées provoquent des réactions fâcheuses, tandis que les écrivains placés sous un gouvernement libre sont forcés par la quiétude du public de conserver le calme et l'honorabilité dans leurs articles.

LXII

De 1806 à 1860, soixante et huit journaux français ont paru dans le Bas-Canada. Ce chiffre est considérable, en apparence, mais il y a plus d'appelés que de lus, on le sait.

De ces soixante-huit gazettes, vingt-quatre étaient de Québec, trente-quatre de Montréal, quatre des Trois-Rivières et six des diverses campagnes. Sur ce nombre, quatre ont vécu de dix à dix-sept ans; douze, de trois à huit ans; huit, deux ans; et quarante-et-un, pas plus qu'un an. Restent le *Canadien*, la *Minerve*, et le *Journal de Québec*, qui sont les vétérans du journalisme français en Canada, les « petits vieux, » comme on disait autrefois, des quatre premiers régiments de France.

Les Anglais ont le *Montreal Gazette* et le *Mercury* par ordre d'ancienneté. La *Gazette* de Québec est morte l'an dernier âgée de cent dix ans.

BENJAMIN SÛLTE.

SCIENCE POPULAIRE

UNE CURIEUSE ÉPAVE

On vient de trouver à l'embouchure de la Seine, non loin du Havre, une épave bien curieuse. C'est un cube de bois d'un pied de côté environ, creusé d'un trou dans lequel se trouvait un flacon de verre très-épais. On se hâta de l'ouvrir, et l'on vit qu'il contenait un petit billet parfaitement protégé contre l'eau de mer par le bouchon à l'émeri.

Sur le billet étaient écrits ces mots, d'une écriture aussi fraîche que si elle datait de la veille: « Expédition du prince Napoléon au pôle Nord; recherche des courants, 26 juin 1860, par 73° latitude nord, 12° longitude est. » Tous les jours, l'expédition jetait par-dessus bord des cubes de bois ainsi préparés, dont la trouvaille postérieure, sur tous les points du globe, devait déterminer la direction des courants qui sillonnent les mers. Voilà la première fois, depuis quinze ans, du moins à notre connaissance, que l'on retrouve un de ces cubes. Il semble donc résulter de cette découverte qu'un courant partant des mers polaires vient infléchir dans la mer du Nord et contourner la France par le Pas-de-Calais et la Manche.

ACCROISSEMENT DE LA DURÉE DE LA VIE.

Dans l'ancienne Rome, entre les années 200 et 300 avant Jésus-Christ, la durée moyenne de la vie, dans les hautes classes, était de 30 ans.

Dans le siècle actuel, dans les mêmes classes de la société, elle monte à 50 ans. Dans le seizième siècle, la durée moyenne de la vie à Genève était de 20, 21 ans. Entre 1814 et 1833, elle était de 49, 68 ans, et maintenant il y a autant de personnes qui vivent 70 ans qu'il y en avait, il y a 300 ans, arrivant à l'âge de 43. Dans l'année 1693, le gouvernement anglais emprunta de l'argent dont le montant devait être payé par annuités en prenant pour base la durée moyenne de la vie dans ces temps-là. Le Trésor fit par-là un très-bon marché, et toutes les parties de la transaction furent satisfaites. Quatre-vingt-dix-sept ans plus tard, Pitt établit une autre tontine ou compagnie d'annuités, basée sur l'opinion que la mortalité était restée la même que cent ans auparavant. Mais dans cette occasion il transpira que le gouvernement avait fait un mauvais marché, car, tandis que dans la première tontine 10,000 personnes de chaque sexe étaient mortes à l'âge de 28 ans, cent ans plus tard, il n'y eut que 5,772 personnes du sexe masculin et 6,416 du sexe féminin qui moururent à cet âge. De ces faits, il apparaît que la vie, sous certaines influences favorables, a gagné beaucoup et probablement dans toutes ses formes et manifestations, et en vigueur et en durée. Pour pousser encore plus loin cette tendance, il est seulement nécessaire que les conditions dans lesquelles l'arrivée au but désiré est possible, soient mises d'accord avec les lois naturelles fondamentales.

A PROPOS DE SERPENTS

C'est l'Inde anglaise qui paraît être le pays d'élection pour les serpents venimeux. Nombreuses sont les espèces, et en tête la terrible vipère à lunettes *cobra capello* (*naja vulgaris*), voisine de celle d'Égypte, puis le keraït (*bungarus caeruleus*), etc.; innombrables, les individus. Et dans ces pays où la population est dense, presque nue et fort peu soucieuse de toutes précautions, la dent des serpents, comme celle des tigres, fait des ravages comparables à celle d'une épidémie.

M. Fayer, professeur au collège médical de Calcutta, a publié récemment une statistique vraiment effrayante, qui correspond à l'année 1869. Dans la seule province du Bengale, il y a eu 6,219 morts: 2,374 hommes, 663 garçons, 2,576 femmes, 606 filles de moins de douze ans.

Voici les détails par province:

Bengale, y compris Assam et Orissa.....	6,646
Provinces Nord-Ouest.....	1,995
Punjab.....	735
Oude.....	1,205
Inde centrale.....	696
Birmanie anglaise.....	120
Total.....	11,416

Or, un simple coup d'œil jeté sur ce tableau indique qu'il n'exprime qu'une partie de la vérité. Comment croire que tout le gouvernement de l'Inde centrale ne donne que 99 morts? De plus, les immenses présidences de Madras et de Bombay ne sont pas comprises. Tel qu'il est, il se rapporte à une population de cent vingt millions d'âmes; M. Fayer n'exagère certainement rien en disant que si l'on pouvait tenir un compte bien exact de la mortalité dans ces contrées par la morsure des serpents, elle ne s'élèverait pas à moins de cinq mille par an.

LES ÉLÉPHANTS DANS LA GUERRE D'ABYSSINIE

Depuis deux ans environ, des observations intéressantes sur l'emploi des éléphants ont été communiquées à l'association vétérinaire et médicale de Londres par le lieutenant J. W. Ochterlony, chargé du soin des éléphants faisant partie des forces de guerre en Abyssinie.

D'après cet officier, la campagne d'Abyssinie a démontré la valeur extraordinaire de l'éléphant domestique employé comme tête de somme. En effet, au milieu des difficultés exceptionnelles de la campagne, cet animal a été reconnu capable de supporter de grandes fatigues et de grands changements de climat, pourvu qu'il fût l'objet de l'attention et des soins constants de ses conducteurs.

Le froid est l'ennemi le plus difficile à combattre pour les éléphants dont la peau est extrêmement sensible. Quand ils ont attrapé un rhume, ce qui résulte souvent de la négligence de leurs cornacs, il est très-difficile de rétablir la circulation normale. Le lieutenant Ochterlony recommande, dans ce cas, l'emploi d'un stimulant énergique que l'on doit administrer une fois par jour ou plus selon les localités. Ce remède se compose d'une pinte ou d'une pinte et demie d'eau-de-vie, de rhum ou d'arrack, dans laquelle on met du gingembre en poudre, des clous de girofle, de l'ail, du poivre de Guinée, etc. A ce mélange, on ajoute de la mélasse et de la farine de manière à en faire un gâteau.

L'éléphant est peut-être, parmi les animaux de charge, celui dont le pied est le plus sensible. Aussi les blessures et les plaies sont elles fréquentes sur cette partie de son corps.

L'éléphant, à l'aide de ses puissantes mâchoires et de sa trompe, peut soulever des poids énormes; il peut aussi pousser des fardeaux considérables devant lui avec son front; mais ce genre de travail le fatigue vite. Si la charge est placée sur son dos, il la portera sans fatigue pendant des journées entières, et si la température n'est pas trop élevée, il fournira des journées de 15 à 20 milles.

L'expérience a démontré qu'un éléphant adulte et qui est bien portant, peut porter un poids de 1,500 à 1,600 livres en faisant régulièrement une moyenne de 15 à 20 milles par jour. En Abyssinie, les éléphants avaient une charge de 1,400 à 1,800 livres et plus. Certains qui servaient d'affûts vivants, portaient un poids de 1,844 livres, et l'un d'entre eux, qui portait les munitions, n'avait pas une charge inférieure à 2,000 livres. Ces éléphants restaient quelquefois vingt heures sans être déchargés.

CAUSERIE DE QUÉBEC

On a fait de nombreux discours et même des livres sur les paroles inutiles; on n'a pas eu tort. Mais je me demande pourquoi on s'attaque si rarement aux actions inutiles. Dieu sait, pourtant, s'il y en a par le monde, et combien on gaspille ainsi un temps et des forces qui pourraient être avantageusement employés d'une autre manière! Et ces inutilités, non seulement on les excuse et on les pardonne, mais ceux qui les commettent y acquièrent souvent une célébrité, ou plutôt une popularité que l'on refuse la plupart du temps au véritable mérite.

Vous voyez un bon matin, placardée sur les murs, une affiche portant que M. Jacques s'est engagé à faire, à pied, cent milles en dix-huit heures. Partout où l'affiche s'étale, les groupes de curieux se forment pour en lire ou en épeler les caractères flamboyants. On discute, on commente; on hésite à croire à ce fait merveilleux.

—Quoi! ce n'est pas possible! un tel qui va faire cent milles en dix-huit heures! Mais je l'ai connu tout jeune; son père et

le mien étaient voisins. Et pourtant, au fond, cela ne m'étonne pas; c'était un gaillard rudement charpenté; j'avais toujours prédit qu'il arriverait, s'il voulait s'en donner la peine.

—A qui le dites-vous? Il annonçait cela de bonne heure; personne ne le connaît mieux que moi: une de mes sœurs a épousé son cousin.

—Son père est mon oncle propre.

—C'est sa tante qui m'a élevé.

—Moi j'ai été à l'école avec lui; nous agissons comme les deux doigts de la main.

Enfin, chacun semble heureux de pouvoir dire qu'il est parent du héros ou, tout au moins, qu'il l'a connu; de même qu'aux enterrements, une foule de gens sont enchantés de se mettre en évidence, en prenant un air affairé, ou en se rapprochant le plus possible du corbillard, de façon à être pris pour quelqu'un de la famille. Il va sans dire que cela a lieu seulement au convoi du riche: le pauvre ne provoque pas le même empressement.

Bref, notre homme au cent milles a fixé son jour, et ce jour est arrivé.

L'homme arrive aussi de son côté.

Il est richement costumé; veste et culotte de velours noir avec gilet bleu et agréments d'or ou d'argent; casquette brillante, bas blancs, souliers vernis. Il s'avance en regardant tout le monde d'un air important et ennuyé, jetant par ci par là un petit sourire à quelques amis que cette marque de bienveillance fait rougir de plaisir.

Il ne fait rien par lui-même; il a un homme d'affaire, des employés, un secrétaire. Un honnête citoyen, que l'on a oublié de faire payer à la barrière, vient, une fois entré, offrir consciencieusement sa pièce de trente sous au héros; celui-ci se détourne avec dédain, comme si l'argent pouvait lui salir la main, et, par un geste majestueux, il indique son *manager*.

Et pourtant, il n'y a que quelques jours encore, ce même grand homme, garçon d'hôtel je ne sais plus où, s'est avancé avec empressement pour tenir mon cheval, et a reçu chapeau bas, le pourboire que j'ai jeté dans sa main non encore célèbre. Alors, il m'eût demandé ma protection pour lui faire obtenir une place de laquais; aujourd'hui, il croirait m'honorer en m'acceptant pour son secrétaire.

L'homme commence à marcher. Il a un espace d'un demi-mille de circonférence; il faut qu'il en fasse deux cents fois le tour en dix-huit heures. Les paris s'engagent parmi la foule qui a pénétré dans l'enceinte. Il y a là les rapporteurs de la presse-associée, qui s'apprentent à faire jouer le télégraphe et à raconter à l'univers étonné toutes les phases de ce grand combat d'un seul homme contre cent milles.

On murmure, on chuchotte, on va, on revient pour s'en aller encore. La foule se renouvelle et la recette augmente.

Enfin le centième mille est achevé et le marcheur est en avance de dix-sept minutes. Les spectateurs enthousiasmés poussent un hurrah étourdissant, et Jacques se laisse porter en triomphe jusqu'à son hôtel, où plusieurs citoyens notables sont déjà rendus pour solliciter l'honneur d'être admis à le féliciter.

Le lendemain, la même foule fera la même ovation à un monsieur qui aura gagné une course de vélocipède. Quelques jours après, ce sera le tour d'un autre individu qui aura fait la route de Vienne à Paris sans descendre de cheval, ou qui aura marché pendant six fois vingt-quatre heures sans dormir.

Et pour cela, tout le monde aura été mis en émoi; les deux continents se seront parlé par le câble transatlantique, et toutes les autres affaires auront été reléguées au second rang! C'est pourtant ainsi que la chose se fait, et les noms des hommes qui provoquent ces commotions passeront à la postérité.

Pendant ce temps, un génie incompris meurt avec l'invention utile que la foule a repoussée. Ces mêmes notabilités qui, tout à l'heure, sont allées féliciter les jarrets solides du marcheur, ont consigné à leur porte l'homme de talent qui venait solliciter leur appui pour sa découverte.

Et pourtant, qu'un homme parcourre cent milles en dix-huit heures, qu'il gagne une course de vélocipède, qu'il passe six jours sans dormir, à quoi cela peut-il servir? quel bien peut-il en résulter pour l'humanité?

Tout le monde, cependant, encourage ces actes inutiles et sots, chacun s'honore de les subventionner.

Vous n'aurez pas le moyen de fournir la plus petite obole pour une œuvre utile et patriotique, et vous trouverez toujours de quoi souscrire pour aider à l'accomplissement d'une chose ridicule.

Vous repousserez Fulton et vous acclamerez Blondin.

C'est ainsi que le monde est fait, et il est inutile d'essayer de le refaire.

L'intelligence est souvent sujette de la sottise.

Cela peut consoler bien des gens.

NAPOLÉON LEGENDRE.

TABLETTES LOCALES

Escompte autorisé sur les envois américains, 15 par 100.

••

Le major Prud'homme est nommé lieutenant-colonel du 64^{me} bataillon de Beauharnois.

••

La compagnie d'infanterie de Hurso, comté d'Ottawa, est retranchée du cadre de la milice active.

••

On a autorisé l'enrôlement de 92 hommes dans le corps de la police montée de Manitoba. Trente-quatre seront choisis dans la province d'Ontario, vingt-huit dans la province de Québec et quinze dans chacune des provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick.

••

AUX NÉGOCIANTS.—On mande de Washington :

Le Trésor vient de publier, pour l'édification des personnes qui expédient des marchandises aux États-Unis, une circulaire adressée à tous les agents employés à la perception des droits d'importation. Jusqu'ici nombre d'expéditeurs se contentaient de déclarer pour leurs marchandises une valeur quelconque peu supérieure au prix de fabrique. La nouvelle circulaire a pour but de mettre fin à cette pratique et déclare :

1^o. Que par les marchandises provenant d'un achat, le connaisseur doit indiquer le prix réel, y compris les frais de toutes sortes.

2^o. Que pour les marchandises provenant d'une autre source que l'achat, le connaisseur doit indiquer le prix de vente au moment de l'exportation sur les marchés du pays d'origine, y compris tous les frais, et non pas seulement le prix de fabrique.

La circulaire établit, en outre, certaines règles pour la détermination du prix de vente des dites marchandises.

••

Le rétrécissement de la voie de l'Intercolonial s'est opérée d'une manière très-heureuse, nous dit le *Moniteur Acadien*, et beaucoup plus promptement qu'on ne l'avait espéré. Jeudi soir tous les chars à passagers et à fret étaient rassemblés à Moncton, St. Jean, Halifax et Truro, ainsi que toutes les locomotives. Dès l'aube du jour, vendredi, les hommes proposés au rétrécissement se mettaient à l'œuvre tandis qu'aux ateliers généraux on procédait à transférer les chars de wagons larges aux wagons étroits. A deux heures de l'après-midi toute la ligne entre St. Jean et Halifax et entre la Jonction de Painsec et la Pointe du Chêne, était rétrécie, et des locomotives à jauge étroite parcouraient le chemin en tous sens, distribuant les chars aux différentes stations. Samedi, les convois-express voyageaient comme d'habitude. Lundi, le commerce de fret a été repris pour de bon; les divers convois sont presque toujours en retard cependant; ces retards sont la conséquence de la friction inévitable résultant de la nouveauté des mouvements.

La promptitude extraordinaire avec laquelle le changement s'est fait, fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont organisé aussi bien qu'aux hommes de section, qui ont exécuté cet ouvrage immense.

RÉCEPTION DE MGR. RONCETTI

Mercredi dernier, 7 courant, Mgr. Roncetti, ablégal de notre Saint Père le Pape—le prélat qui est venu apporter en Amérique le chapeau rouge à l'Archevêque de New-York—arrivait à Montréal.

Nos principaux dignitaires ecclésiastiques ainsi qu'un grand nombre de notables citoyens de notre ville, s'étaient rendus sur le quai pour y recevoir l'éminent prélat.

Le même soir, une soirée dramatique et musicale était donnée en l'honneur du noble étranger, dans la salle académique du collège Ste. Marie. Leurs Grandeurs N.N. S.S. Bourget, Lafèche et Fabre assistaient à cette soirée de cordiale bienvenue. Au milieu des habits noirs des spectateurs, se détachaient très-visiblement les uniformes de beaucoup de Zouaves Pontificaux.

Dès l'ouverture de la séance, Son Honneur M. Hingston, Maire de Montréal, lut l'adresse ci-dessous :

« MONSIEUR,

« C'est avec bonheur que les citoyens catholiques de Montréal ont reçu dans leur ville, celui que son caractère et son rang distingué dans l'Eglise ont désigné comme porteur de la barrette à Son Eminence le Cardinal Archevêque de New-York.

« Recevez donc, Monseigneur, nos remerciements pour la prolongation de votre séjour en Amérique, et pour votre visite à notre cher Canada, éloigné sans doute, mais heureux et fidèle.

« Veuillez, Monseigneur, à votre retour en votre belle patrie, porter à notre bien-aimé Pontife l'assurance de notre inviolable attachement à sa personne et à son trône. Veuillez l'assurer que si, par notre position, nous sommes loin du centre de l'unité catholique, cependant les paroles qui en partent viennent à nos oreilles et pénètrent nos cœurs.

« C'est, Monseigneur, avec un intérêt filial et dévoué que nous contemplons les années qui couronnent la carrière si pleine de notre vénéré Pontife, et que nous prions le Seigneur de prolonger une vie si nécessaire à l'ordre et à la vertu. Aussi, Monseigneur, veuillez le croire, en nous souvenant du Ciel, nous n'oublions pas ce clergé, à la fois éclairé et zélé qui l'entoure, qui l'assiste et dont les efforts pour la cause de Dieu sont si visibles, même au-delà des mers, dans ces populations encore jeunes, et qui s'efforcent de suivre au flambeau de l'Eglise les voies du vrai progrès. »

M. M. J. A. Prendergast, chevalier de St. Grégoire, présenta aussi une adresse au nom des Zouaves Pontificaux.

La représentation commença ensuite, et les élèves du collège Ste. Marie jouèrent d'une manière fort heureuse, le drame biblique de *Joseph*. Le chant de *Veni Pio Nono*, musique de Gounod, termina cette soirée. M. Labelle dirigeait le corps de musique de la Cité, qui a fait entendre des morceaux vivement applaudis.

Le lendemain, Mgr. Roncetti accompagné de plusieurs ecclésiastiques parcourait notre ville, et visitait diverses institutions: l'Asile des Sourdes-Muettes, le Couvent du Sacré-Cœur et celui de *Villa-Maria*, où, dans ce dernier établissement, une élève, Melle. Brassard, lui déclama une magnifique pièce de vers, œuvre du révérend M. Martineau.

Le soir de la même journée, Mgr. Roncetti donnait lui-même la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement à l'Eglise Notre-Dame, après avoir entendu l'adresse que le curé de la paroisse, le Rév. M. Rousselot, lui présenta au nom des Sulpiciens et des fidèles confiés à leurs soins.

Durant l'après-midi, entre ses visites, la compagnie accepta un lunch que leur offrit leur amphitryon, M. G. d'Orsonnens.

Après la cérémonie, Mgr. Roncetti devint, pour le diner, l'hôte de l'hon. juge Berthelot.

Vendredi soir, Monseigneur s'embarquait pour Québec, d'où il se rendra à Halifax afin de s'embarquer pour l'Europe.

A. ACHINTRE.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Remède pour ôter les taches ou taies qui viennent aux yeux des chevaux.—Prenez : quantité suffisante de feuilles de morelle, pilez-les, exprimez-en le jus, passez à travers un linge fin; seringue ce jus dans l'œil du cheval une ou deux fois par jour jusqu'à guérison.

Engraissement des volailles.—La nourriture qu'il faut donner à la volaille pour l'engraisser est faite de farine d'avoine détrempée dans du lait ou de l'eau. La volaille mise à l'étré pour l'engraisement, devra recevoir cette pâtée trois fois par jour: le matin, vers le midi et le soir. L'eau sera renouvelée tous les jours, un peu de nourriture verte serait très-avantageuse. Par la diète on provoquera le redoublement de l'appétit. Pour éviter la satiété, on pourra de temps en temps substituer la farine d'orge à celle d'avoine. Les canards ne font point exception à la règle; ils devront être soumis à un régime spécial quelques jours avant d'être tués; ils ne devront pas être laissés au bassin, l'exercice étant nuisible à l'engraisement.

Corps étrangers dans les yeux.—La présence de ces corps étrangers occasionne de la douleur plus ou moins vive, de la rougeur, des larmoiements. Lorsqu'ils ne sont pas adhérents, les larmes suffisent dans la plus grande partie des cas pour les entraîner au dehors ou bien on injecte, avec une petite seringue, de l'eau fraîche entre les paupières de manière à bien nettoyer l'œil. On réussit aussi très-bien en promenant sur cet organe un pinceau doux que l'on a trempé dans du miel, ou bien un morceau de papier roulé, humecté avec du sirop ou tout simplement avec un peu de sa-live; le corps étranger s'attache au pinceau ou au papier et on l'enlève alors avec une grande facilité. Si le corps étranger est un fétu de paille ou un petit éclat de fer, on a proposé pour les attirer, de présenter, aussi près que possible de l'œil, dans le premier cas, un bâton de cire d'Espagne électrisé par le frottement; dans le second, un morceau d'aimant.

Moyen simple et efficace pour enlever de l'œil des corps étrangers.—Quand une poussière, un grain de sable, de tabac, etc., est entré dans votre œil, sous la paupière supérieure ou sous la paupière inférieure, défendez-vous de fermer l'œil ou de le frotter avec les doigts, vous augmenteriez ou vous prolongeriez une douleur déjà vive par elle-même. Au contraire, par un courageux effort tenez votre œil grandement ouvert et fixez un objet quelconque; après une minute au plus, pendant laquelle vous aurez à peine senti la douleur, le corps étranger ne sera plus sous la paupière, vous le trouverez à l'angle intérieur de l'œil, contre le nez, ou bien il aura disparu.

Extraction de paillettes de fer entrées dans l'œil.—On sait qu'il est quelquefois difficile d'extraire des paillettes de fer qui sautent dans l'œil des forgerons. On a prescrit le collyre suivant: Iode 5 centigrammes, iodure de potassium, 60 centigrammes, essence de roses, 100 grammes.

Dès la première application du collyre, la paille d'acier s'oxyde et son brillant disparaît, on lave ensuite l'œil avec du lait, puis on le couvre de compresses d'eau froide pour prévenir la conjonctive. Il serait utile qu'il y eût dans chaque atelier un collyre semblable en réserve.

Remède bizarre et très-efficace contre la faiblesse de la vue.—Faire griller sur une chaufferette du foie de bœuf, inclinez la tête sur la chaufferette, en ayant soin de retenir la fumée au moyen d'un mouchoir. Ces fumigations ont produit un effet inespéré; au bout de cinq ou six jours les douleurs ont été calmées; l'œil malade a rendu une quantité d'eau étonnante.

Blanchissage économique.—Les effets désastreux de la soude et de la potasse sur le linge ont donné lieu à la découverte d'une nouvelle méthode de blanchissage fort répandue déjà en Allemagne et en Belgique. Elle consiste à dissoudre environ 750 grammes de savon dans 12 à 14 litres d'eau, contenance approximative d'une marmite ordinaire; cette eau doit être chaude autant que la main peut la supporter. On ajoute à cette solution une cuillerée à bouche d'essence de térébenthine et trois d'ammoniaque liquide ou alcali.

Après avoir bien remué ce mélange, on y plonge le linge. On couvre hermétiquement le vase et on laisse ainsi tremper pendant 2 à 3 heures. Le linge est ensuite retiré et rincé à la manière habituelle.

L'eau de savon peut être réchauffée et employée une seconde fois en ajoutant une demi-cuillerée d'essence de térébenthine et une cuillerée d'ammoniaque.

Une jeune nation à ses débuts s'appuie sur les capitaux étrangers pour son développement; mais, lorsqu'elle a pris l'âge d'homme elle marche par elle-même, et emploie ses propres capitaux, résultats de son épargne à la formation de Compagnies financières, destinées à remplacer bientôt l'intervention étrangère. Tel est l'établissement de la Compagnie d'assurances contre l'incendie la *Stadacoza*, formée au capital de \$5,000,000, et dont le bureau est situé au No. 13, Place-d'Armes.

NOUVELLES DIVERSES

La banque de la Cité a ouvert une succursale sur le carré Chabollez, pour recevoir les dépôts d'argent.

Nos meilleurs souhaits au *Moniteur Acadien* à l'occasion du neuvième anniversaire de sa fondation.

Un journal de Minnesota évalue à 40,000 boisseaux les sauterelles détruites dans cinq comtés de cet Etat. La même feuille ajoute que le succès de cette entreprise est dû aux primes d'encouragement votées à cet effet.

On lit dans le *Métis*:

Parmi les visiteurs venus pour assister à la fête des noces d'argent nous remarquons le Rév. M. Trudel, ancien curé de St. Isidore, P. Q., et le Rév. P. Lebrét, de St. Paul Minn.

M. l'abbé Grandin, O. M. I., neveu de Sa Grandeur Mgr. Grandin, ainsi que M. l'abbé Fazard, O. M. I., jeune canadien-français, et un frère convers, sont arrivés vendredi, 18 courant, et sont partis mardi dernier pour les missions du Nord-Ouest.

LE BANQUET INTERNATIONAL DE LONDRES.—Il paraît que Son Honneur le Maire Hingston a refusé l'invitation qui lui avait été adressée par le Lord Maire de Londres d'assister au grand banquet international qui sera donné au Guildhall. Des raisons personnelles ne lui permettent pas ce voyage en Europe.

Le R. P. Husson est parti mardi dernier pour le Nord-Ouest, avec ses compagnons, MM. LeSerrec et Dupire ainsi que deux frères convers. Une jeune fille de Montréal, Melle Clarey, accompagnée d'une servante, fait aussi partie de la caravane. Cette jeune personne se dévoue à l'œuvre de l'éducation dans les missions du Nord et va prendre la direction d'une école au lac LaBiche.

La *Minerve* assure que depuis l'adoption du système de la vaccination obligatoire, en Angleterre, la petite vérole est presque complètement disparue, et les décès causés par cette maladie à Londres et dans toutes les grandes villes du Royaume pendant les derniers mois, n'approchent pas de ceux de la ville de Montréal seule.

Une dépêche de St. Luc, comté de St. Jean, nous apprend, il y a quelques jours, que l'église de cette localité est devenue la proie des flammes dans la nuit de samedi à dimanche, vers 1 heure, et qu'elle a été complètement rasée. Le maire du village M. Péladeau en voulant sauver les ornements, a péri dans les flammes, et le fils en voulant sauver le père s'est brûlé gravement la figure, les mains et les bras. On pense que ce désastre est l'œuvre d'un incendiaire.

Le feu a pris naissance dans les écuries du presbytère, qui ont été complètement consumées avec tout ce qu'elles contenaient, cheval, voitures, harnais, etc.

NOS GRAVURES

La Famille Malheureuse

Quel drame ne nous révèle pas cette dernière scène ! Ce père mourant, ou du moins mortellement atteint, soutenu par sa femme abattue et désespérée ; ces enfants en larmes, dont l'un surprend sur le visage paternel les signes avant-coureurs de la mort ; cette mansarde délabrée, nue ; la chaise sordide sur laquelle repose le malade ; l'escalier de bois où les enfants, nus-pieds, sont assis ; toute cette misère, ce dénuement, saisit, étroit et impressionne vivement l'âme. L'abandon, le malheur est rendu plus poignant encore par le contraste qui éclate entre les traits distingués des personnages, et les signes de cette misère profonde.

On sent que le malheur s'est appesanti, a frappé à maintes reprises cette famille malheureuse, et l'on voit fort bien que la gêne, la honte, ont laissé subsister tout entières les marques d'une aisance et d'une éducation supérieures à leur fortune.

Ce tableau, œuvre du peintre éminent, Pierre-Paul Prud'hon, fut cependant composé par une élève du peintre Greuze, Mademoiselle Mayer, qui, dans son admiration pour le talent de Prud'hon alors seul, avait adopté la fille de ce dernier.

Prud'hon, fils d'un tailleur de pierre de Cluny, eut une jeunesse difficile, car il était pauvre et sans protecteur. Il traversa les orages de la révolution, et devint à 45 ans peintre de l'Impératrice Marie-Thérèse. C'est pendant cette période qu'il composa ses meilleures œuvres. Ce qui distingue son talent, ainsi que l'on pourra en juger par cette scène, c'est la délicatesse de l'expression des sentiments, le naturel et la simplicité de la composition ; surtout la note attendrie qu'il sait faire vibrer sans recourir à l'effort, aux procédés, par la seule vertu de l'exquise sensibilité de son âme.

Les Musiciens Italiens

Avec un pan de mur comme fond, et deux personnages au premier plan, le peintre a résumé en quelques traits l'histoire de l'Italie.

Ce mur de granit où quelques restes d'architecture, débris d'un temple païen, encadrent une image de madonne devant laquelle la piété publique entretient des fleurs toujours fraîches, ne nous raconte-t-il pas l'antiquité et le moyen âge ?

Ces musiciens, le frère et la sœur sans doute, vêtus de ce costume original des Calabres, dans lequel les haillons aux couleurs vives resplendissent sous un ciel éclatant et pur, à l'égal de lambeaux de pourpre ou de velours, ne nous donnent-ils pas l'Italie d'il y a quelques années ?

Et ce soleil dont la lumière chaude et blanche éclaire le sol et flamboie sur le mur ! ce soleil dont l'ombre estompe d'un noir si profond tout ce qui échappe à ses rayons, ne révèle-t-il pas avec l'énergie, l'exubérance de cette race artiste, la beauté et la douceur du climat privilégié de cette terre pleine de monuments et de merveilles ?

On voyait, autrefois, ces enfants de la terre de Labour ou de la Basilicate, courir le monde, insoucians, allègres et gais, jouant ici une tarentelle, là-bas un air de Verdi, distribuant ainsi le plaisir et la joie en échange de quelques sous ; puis leur tour d'Europe ou d'Amérique achevé, rentrer au pays où ils achetaient un lopin de terre sur laquelle ils vivaient heureux.

Les deux artistes de notre gravure appartiennent à cette école qui, aujourd'hui, grâce aux mesures prises par le gouvernement italien, n'a plus que de rares et volontaires représentants.

Car, nous devons le dire, souvent les plus intéressants de ces petits virtuoses n'étaient, entre les mains d'indignes trafiquants, que les objets d'une spéculation au moyen de laquelle ces derniers faisaient de larges bénéfices.

La musique et la chanson ne courent plus les rues, c'est vrai ; mais si le monde a des artistes ambulants de moins, l'Italie comptera des citoyens de plus. Chacun y gagnera.

Le Groom du Seigneur

Dans l'éloignement, détachant ses tourelles et sa façade écussonnée du milieu des arbres du parc qui l'entoure, se profile le château du seigneur de l'endroit.

Le seigneur et sa famille sont venus passer quelques jours au château, et ont amené leurs gens. Aussi tout le voisinage est-il dans un émoi facile à comprendre, car des indiscretions échappées au vieux garde du parc ont appris aux gens que l'on verrait un nouveau domestique haut comme une botte, mais vêtu, fumant et faisant le service comme un homme.

En effet, tandis que ses collègues, le valet de pied, le cocher et le valet de

chambre, se délassent à l'office, notre groom, qui aime à se rendre compte des lieux et à étaler sa suffisance, va se promener aux alentours.

A son aspect les troupes d'oies étonnées s'enfuient en se dandinant et en poussant mille cris ; les chiens aboient, et les enfants des fermes accourent sur son passage, ouvrant leurs grands yeux surpris.

Ils regardent, émerveillés, ce joli petit monsieur coiffé d'un magnifique chapeau à galon d'or, portant une cravate blanche, un gilet à boutons d'or armoriés, culotte courte en peluche jaune, et guêtres de toile grise.

Ces pauvres enfants n'en reviennent pas ! Ils regardent sans pouvoir se rassasier ; et ce qui met le comble à leur curiosité, c'est ce pince-nez en écaille que le petit drôle manie comme ferait un dandy, et surtout le cigare, dont il lance des bouffées intermittentes.

L'assurance et les airs que se donnent le groom en imposant tellement, que beaucoup lui demandent s'il n'est pas le fils du seigneur lui-même ?

Ce à quoi notre gamin répond de cet air dédaigneux, qui donne tout à croire : « Jamais le fils d'un seigneur n'oserait porter ce costume. »

Et laissant ces interrogateurs ébahis, il continue sa promenade du même pas assuré, avec la mine hautaine et arrogante qui, la prochaine fois, lui vaudra certainement des calottes de la part de ses admirateurs désabusés.

L'Eglise du Sacré-Cœur

Dans son dernier numéro, *L'Opinion Publique* donnait le récit de la solennelle bénédiction, à Paris-Montmartre, de la première pierre de l'église consacrée au Sacré-Cœur.

Aujourd'hui, nous publions la gravure représentant la basilique telle qu'elle sera, ainsi que le projet provisoire d'escalier monumental, d'après un croquis de M. Abadie, architecte du monument. De la place qu'occupera l'église on dominera tout Paris.

Vue de Caracas

L'épouvantable tremblement de terre qui vient de détruire quatre villes et plusieurs villages de l'état de la Nouvelle-Grenade, et cela dans l'espace de quelques secondes, nous a inspiré l'idée de publier, à défaut de gravures représentant les lieux du désastre, une vue de Caracas, capitale du Venezuela.

Le Venezuela est un des états frontières situés au nord de la Colombie, ou Nouvelle-Grenade, par 10° de latitude nord et 69° de longitude ouest.

Caracas, ville de 50,000 habitants, est la capitale de cette république fondée par Bolivar, qui naquit dans ses murs.

Comme Caracas se trouve située dans une délicieuse vallée, au pied d'une des ramifications de la chaîne des Andes qui s'étendent aussi dans la Nouvelle-Grenade, le lecteur pourra, par le seul aspect de ces montagnes semées de volcans, se faire une idée du sol et de la configuration de pays qui seraient de vrais paradis, si des désastres périodiques ne venaient trop souvent les ravager.

Ainsi Caracas fut elle-même complètement détruite en 1812 par un épouvantable tremblement de terre.

A. ACINTRE.

Le tremblement de terre de Colombie

Les premières nouvelles de l'effroyable cataclysme qui a désolé l'Amérique Centrale, il y a un mois, n'étaient malheureusement pas exagérées. La catastrophe a été soudaine, immense ; elle est irréparable. La ville de San Jose de Cucuta, en Colombie, a été particulièrement éprouvée ; il n'en est pas resté pierre

sur pierre, et huit à dix mille personnes y ont péri.

Il n'a pas fallu plus d'une minute pour qu'une cité riche et florissante fut rasée au niveau du sol ; le temps d'un éclair a suffi pour qu'une population de douze mille habitants fût réduite à une poignée d'âmes errantes, ignorant même sous quel tas de décombres étaient ensevelis ceux auprès de qui un instant auparavant ils étaient assis à la table de famille.

San Jose de Cucuta était depuis quelques années en voie de rapide développement. Elle était située sur la frontière et la République de Colombie. Fondée en 1534, elle était devenue récemment le centre d'un grand commerce ; elle était l'entrepôt du café et du cacao destinés à être expédiés en transit par le Venezuela ou par la rivière Magdalena ; enfin, elle était l'un des principaux ports d'entrée de l'Etat, autant qu'on peut donner le nom de port à une ville intérieure. La douane y était établie.

Dès le dimanche 16 mai, vers cinq heures après-midi, une secousse s'était fait sentir, puis une seconde, à quelques minutes de distance ; enfin une troisième plus forte alarma sérieusement la population, sans causer toutefois aucun accident. Quelques trépидations continuèrent encore pendant la journée et la nuit du 17 ; mais on croyait que c'étaient simplement les dernières vibrations du phénomène évanoui. Enfin, tout le monde était rassuré et la matinée du 18 était parfaitement sereine, lorsque, sans avertissement, sans aucun symptôme précurseur, la malheureuse cité a été foudroyée.

Il était onze heures et demie. C'est l'heure du repas de famille, et presque tous les habitants étaient à table. Tout-à-coup la terre s'ébranla, comme si elle allait se retourner ; le peuple épouvanté s'élança au dehors ; mais il n'y avait nulle part de salut ; les maisons et le sol des rues roulaient convulsivement comme un navire sur une mer agitée ; l'atmosphère était remplie de la poussière et de l'émission des décombres ; on ne voyait plus, on ne respirait plus ; c'était la nuit, c'était le chaos, c'était l'engloutissement et la mort : deux minutes, deux siècles s'écoulaient ainsi puis un souffle de brise passa dans l'air et le nuage se dispersa ; c'était comme le rideau d'un théâtre qui se soulève ; il ne restait plus à la place de la cité florissante qu'un monceau de décombres d'où sortait un immense cri de détresse.

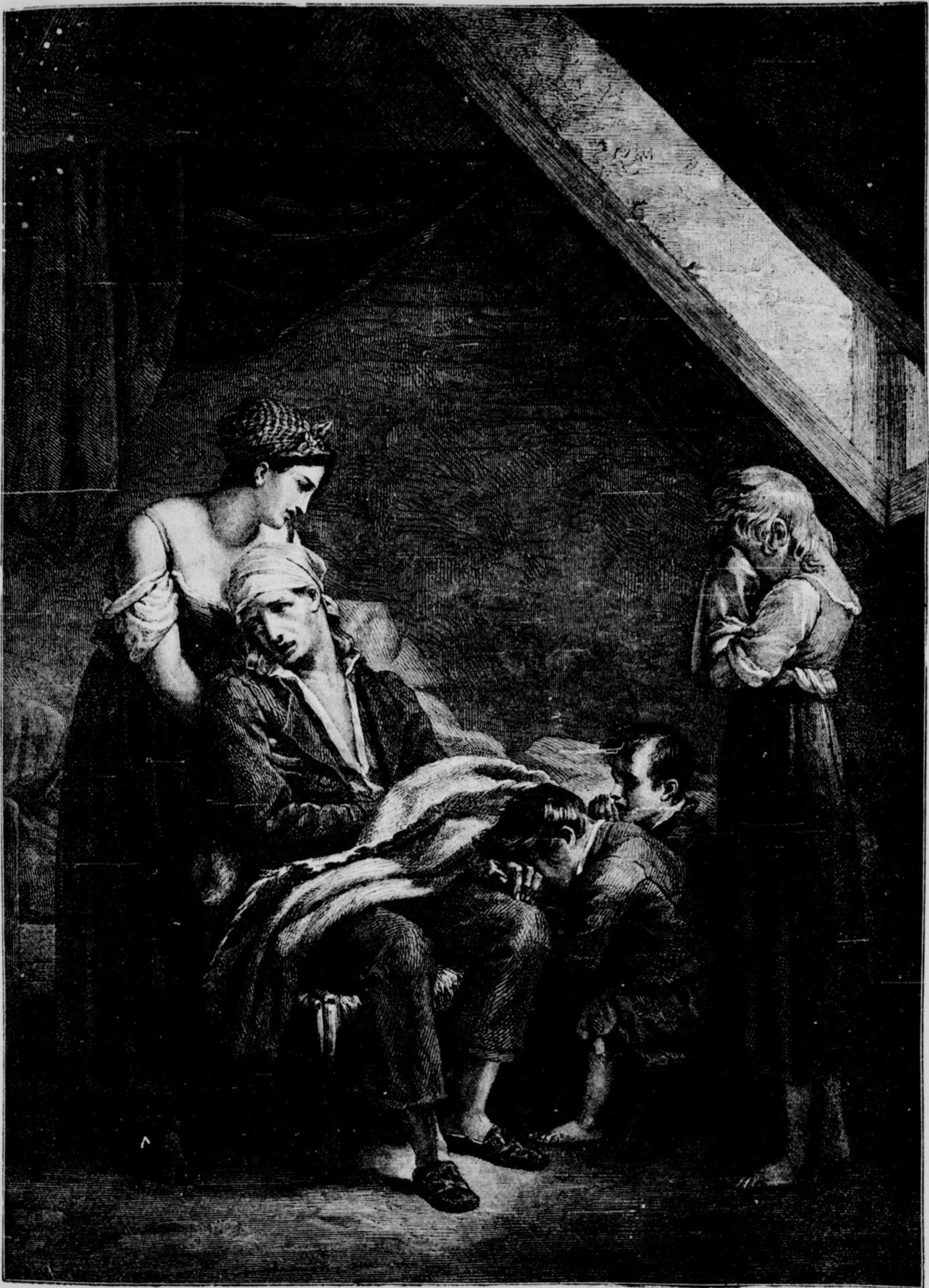
L'anéantissement est complet ; et ce qui restait de vivant était plus lamentable encore que ce qui était mort. Sous les ruines gisaient des milliers de cadavres mutilés, et les débris les recouvraient ; on les comprenait seulement aux gémissements et aux appels désespérés des blessés qui souffraient encore ; mais ce qu'on voyait et ce qui ne s'expliquait pas d'abord, c'étaient les morts et les mourants qui jonchaient les rues et les endroits découverts sans que rien révélât à quoi ils avaient succombé. C'étaient des malheureux qui avaient suffoqué faute d'air, tant l'atmosphère, chargée de poussière et de débris subtils, était irrespirable. Il y avait ainsi des quartiers où pendant plusieurs minutes l'asphyxie saisissait ceux que l'écrasement avait épargnés.

Le jour se passa ainsi dans la désolation et la stupeur. Les survivants erraient comme des ombres affolées cherchant qui un père, qui un enfant, une femme, un ami. Ça et là le feu prenait et la flamme jaillissait des débris ; parfois éclatait une détonation provenant de quelque substance explosive que l'incendie avait atteinte, et au milieu des massifs écroulés se détachaient des silhouettes obstinément penchées vers le sol ; c'étaient des voleurs qui fouillaient les ruines et dépouillaient les cadavres.

La nuit vint et ajouta encore, s'il est possible, à l'horreur du spectacle. Des bivouacs furent établis en dehors du lieu où avait été la ville ; la pluie tomba à torrents jusqu'au matin, et au lever du soleil on se compta ; deux milles créatures éplorées étaient tout ce qui restait de dix à douze mille âmes la veille pleines de vie, et pleines de cette joie insouciant que est le privilège de ces populations incessamment baignées dans le soleil que la nature comble de tous ses dons, et qui ne connaissent des besoins de l'existence que la jouissance de les satisfaire.

D'après les nouvelles qui nous parviennent, des secours ont été organisés partout dans le Sud, et des provisions en vivres, en vêtements et en médicaments ont été envoyées abondamment sur le lieu du désastre. Mais la ville de San Jose de Cucuta n'a pas seule été éprouvée. On cite, entre autres, les villes de San Cayetano, 4,000 âmes ; Santiago, 2,000 ; Gramalote, 3,000 ; Arboleda, 5,000 ; San Cristobal, 1,600, qui ont été partiellement détruits ; le désastre est immense et l'on n'en connaît jamais toute l'étendue. Le choc s'est fait sentir sur un espace de près de deux degrés de latitude ; Baranquilla, Macaribo et nombre d'autres villes ont été ébranlées. Depuis la sécurité ne revient pas, car le sol ne cesse de vibrer et les ondulations souterraines s'étendent de tous côtés dans un rayon de plus de trente lieues. Les populations sont sur le qui-vive ; nul ne sait où se produira la première convulsion, et on craint qu'elle se produise partout à la fois.

C. E. U.



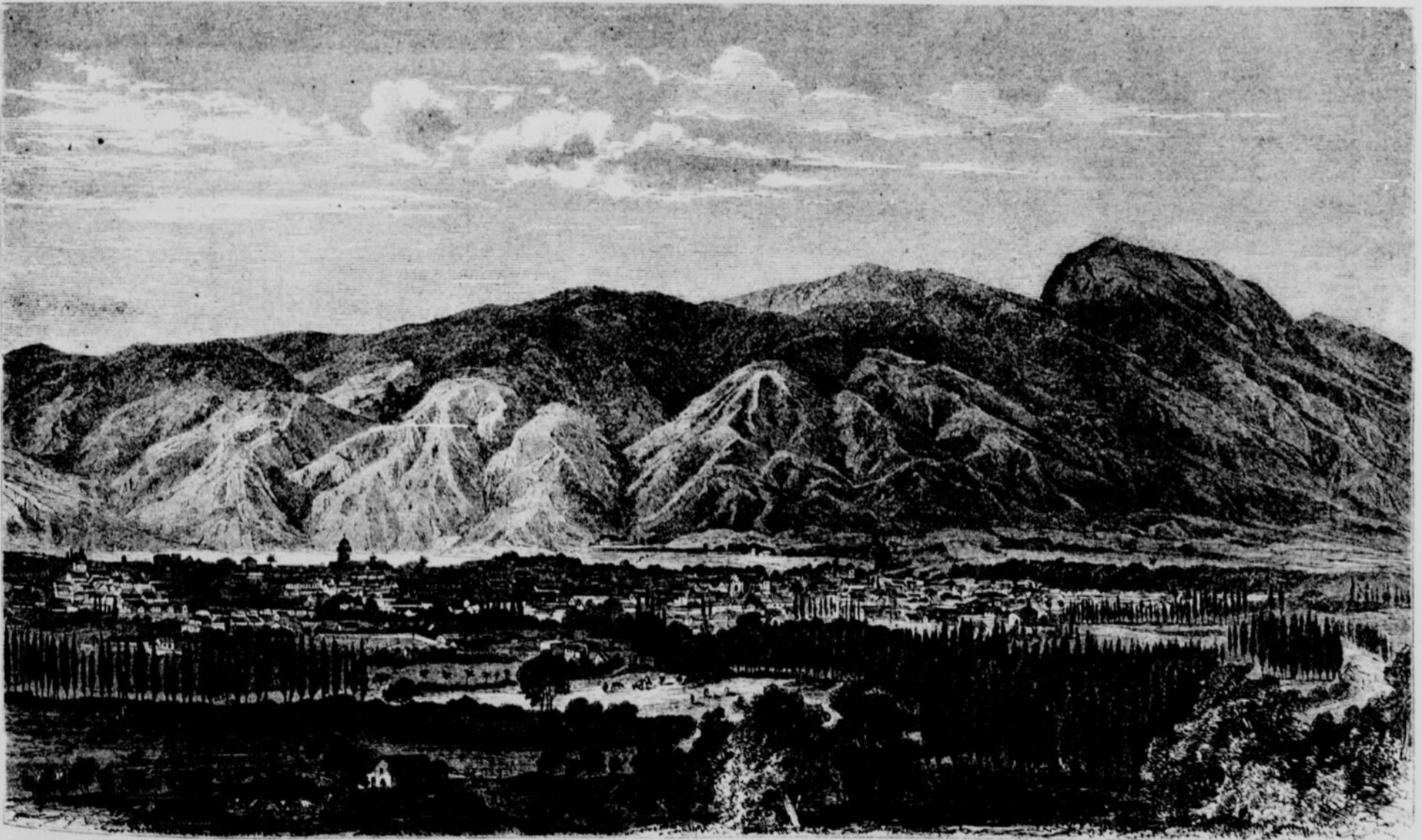
LA FAMILLE MALHEUREUSE



L'EGLISE DU SACRE-COEUR A PARIS-MONTMARTRE



LE GROOM DU SEIGNEUR



CARACAS, CAPITALE DU VENEZUELA



MUSICIENS ITALIENS

BIOGRAPHIE

SIR WILLIAM EDMOND LOGAN,
LL.D., F.R.S., F.G.S.

Par une dépêche télégraphique communiquée au *Globe* en date du 27 juin dernier, nous avons appris avec une profonde douleur la mort de *Sir William Edmond Logan*, notre savant et illustre géologue canadien, décédé à sa résidence de famille près de Cardigan, dans le comté de Galles, en Angleterre.

Le père de *Sir W. E. Logan* vint se fixer en Canada lors de la déclaration de l'indépendance des États-Unis en 1776. Ce fut à Montréal, au mois d'avril 1798, que naquit notre célèbre géologue, on peut ajouter notre *Cuvier canadien*. Il commença son éducation à Montréal, mais tout jeune encore, son père l'envoya à l'université d'Édimbourg, où il fit de brillantes études, et y reçut ses grades en 1818. Il se livra d'abord au commerce, à Londres, chez l'un de ses oncles, M. Hart Logan, dont il devint plus tard l'associé. En 1829, après quelques années de séjour en Canada, il repassa en Europe et fixa sa résidence à Swan-ee, dans le comté de Galles; peu après il devint gérant d'une compagnie qui exploitait des mines de cuivre. Son oncle comptait parmi les actionnaires. C'est à cette époque qu'il commença ses études géologiques avec un grand succès. Quelques années après, il fut nommé directeur pour l'exploration géologique des terres du pays de Galles, dont il fit un examen complet et minutieux.

Au retour de cette exploration, il publia un mémoire très-érudit sur les mines de charbon de terre du pays, et en expédia des copies au principaux géologues de Londres. Cet ouvrage fit grand bruit parmi les savants anglais et lui valut une mention honorable de l'éminent *Sir Henry De La Bèche*, un des géologues les plus distingués de l'Angleterre. C'est aussi à cette occasion qu'il reçut les hautes félicitations de *Sir Roderick Murchison*, le célèbre géologue anglais, qui, en lisant le rapport, avait cru que le jeune *W. E. Logan* s'était procuré les services de quelques savants géologues, afin de l'aider dans ce travail ardu et difficile. Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il vit au bas du rapport la seule signature du jeune *W. E. Logan*. C'est alors que *Sir Roderick Murchison* déclara n'avoir jamais vu jusqu'alors un rapport fait avec autant de précision, d'exactitude et de science; c'était enfin un rapport modèle. Il écrivit de suite à M. Hart Logan de lui envoyer à Londres l'intéressant et savant jeune homme, *W. E. Logan*.

Depuis cette heureuse circonstance, et jusqu'à la fin de sa vie, *Sir Roderick Murchison*, l'éminent géologue, devint et resta l'ami le plus intime et le plus dévoué de *Sir William*.

Son oncle étant mort quelques années après, en 1838, *Sir W. E. Logan* revint au Canada, et se mit de suite à en faire une exploration active et détaillée. Il utilisa ses connaissances géologiques en publiant des mémoires remarquables sur les richesses minérales du Canada, de la Nouvelle-Ecosse, et même de la Pensylvanie. Son étude sur l'accumulation des glaces dans le fleuve St. Laurent lui mérita les éloges les plus flatteurs de la part de *George Stephenson*, l'habile ingénieur du pont Victoria. Ce dernier prenait plaisir à répéter à ses amis qu'il avait trouvé dans ce travail des données précieuses, qu'il avait utilisées dans la construction si importante des piliers qui soutiennent cet immense et imposant viaduc, l'une des merveilles du 19^e siècle.

Dès l'année 1842, la commission géologique de la province ayant été organisée, *M. W. E. Logan* fut choisi pour en être le directeur. Pendant vingt-neuf ans, il se dévoua aux travaux géologiques avec un zèle et une ardeur que l'amour seul de la science pouvait soutenir. En 1851, notre gouvernement le chargea de représenter la province à l'Exposition Universelle de Londres. C'est alors qu'il présenta à l'Exposition des magnifiques collections de minéraux canadiens, faisant voir au monde étonné toutes les richesses minérales que renferme le sol de notre beau pays.

La Société Royale de Londres, à cette occasion, lui accorda plusieurs médailles d'or, et le titre de membre de cette *Haute et Honorable Société Savante*. Quatre ans plus tard, en 1855, il fut chargé de nouveau de représenter le Canada à la grande Exposition Universelle de Paris; là une collection minéralogique canadienne, encore plus riche que la première déjà exposée à Londres, lui valut une récompense distinguée. La commission royale de France lui décerna la *Grande médaille d'or*, et le titre de *Chevalier de la Légion d'Honneur*.

L'année suivante, en 1856, il fut créé *Compagnon de l'Ordre du Bain*, par la reine Victoria; et la Société géologique de Londres lui adjugea la médaille de *Palædium de Wollaston*, en récompense des services éminents qu'il avait rendus à la science géologique au Canada.

Parmi les nombreuses et importantes découvertes de *Sir William E. Logan*, il en est une qui éclipsa toutes les autres par son importance et sa nouveauté; car elle a produit une véritable révolution dans le monde scientifique. Je veux parler de sa fameuse et célèbre découverte du *Terrain Laurentien*. Avant cette précieuse découverte, le terrain *Cambrien* était considéré comme le plus ancien des terrains de sédiment recouvrant la croûte ignée ou de formation plutonique, composée entièrement de roches de nature granitique. Les plus anciens fossiles découverts dans ces couches profondes étaient deux *Zoophytes* ou animaux plantes auxquels le professeur Forbes avait donné le nom de *Oldhamia radiata* et de *Oldhamia antiqua*.

Le terrain Laurentien est une roche métamorphique stratifiée, qui repose immédiatement sur le granite, et forme la fameuse chaîne de montagnes située au nord du fleuve St. Laurent, d'où dérive leur nom de *chaîne des Laurentides*. L'épaisseur de cette formation est énorme, car elle dépasse 31,000 pieds. C'est dans cette formation, la plus ancienne du monde, que notre illustre géologue, *Sir W. E. Logan*, a découvert son fameux fossile l'*Eozoon Canadense*, qui a été décrit par notre savant, *John William Dawson*, principal de l'Université McGill. On place ces animaux entre les *Echinodermes* et les *Polypiers*; leurs noms viennent du latin de *Foramen*, trou, et de *fero*, je porte; parce que leur coquille est criblée de trous à travers lesquels passent les nombreux filaments dont est recouvert leur corps. Ces deux grandes découvertes produisirent une telle émotion parmi le monde savant, que le célèbre *Sir Charles Lyell* dit à l'égard de l'*Eozoon Canadense*, dans une réunion de l'association Britannique pour l'avancement de la science, tenue à Bath, en 1864, que c'était sans contredit la plus grande découverte géologique du monde entier.

C'est à la partie inférieure du terrain Laurentien au grand *Calumet* et à *Grenville* que l'on recueillit les premiers spécimens de cet intéressant fossile. En 1865, on en découvrit encore de plus parfaits dans la seigneurie de la Petite-Nation, sur le 3^e lot du rang St. Pierre. C'est donc à notre éminent géologue canadien, *Sir W. E. Logan*, que revient l'honneur d'avoir signalé le premier, le fossile le plus ancien des

habitants du monde, et dont l'existence remonte à des centaines de milliers d'années, avant le fameux *Oldhamia*, du professeur Forbes de Londres, découvert dans l'étage inférieur du terrain Cambrien.

Sir W. E. Logan est le premier géologue canadien qui a créé la science géologique du Canada, car avant lui, elle était presque entièrement inconnue; et pendant les vingt-neuf années qu'il a dirigé la commission géologique, ses travaux ont été immenses. Ses théories, quoique souvent combattues par les Académies des sciences de Londres et de Paris, ont toujours été admises et la victoire s'est toujours déclarée en sa faveur. Le nom de l'illustre géologue canadien, *Sir W. E. Logan*, se place à côté des *Murchison*, des *Lyell*, des *Humboldt*, des *Barrande*, etc., etc. Nous devons aussi à *Sir W. E. Logan* la découverte de plusieurs fossiles nouveaux appartenant à diverses classes du règne animal, fossiles inconnus des géologues américains et européens; tels sont les genres suivants qui ont été décrits par notre éminent *Paléontologiste*, *E. Billings*, *F.R.S., F.G.S.*, et qu'il a dédiés à *Sir W. E. Logan*, l'auteur de ses découvertes: 1^e. *Glyptocystites Logani*; 2^e. *Ctenodonta Logani*; 3^e. *Machurea Logani*; 4^e. *Beyrichia Logani*; 5^e. deux *Graptolithus Logani*, qui éterniseront dans l'histoire de la science le nom du célèbre auteur de ces découvertes.

Sir W. E. Logan a dirigé avec la plus grande activité et le plus grand succès possible l'exploration géologique du Canada depuis 1842 jusqu'à 1871. Mais avant de quitter la commission géologique, il a recommandé d'une manière toute particulière un savant de grand mérite et de haute capacité, *M. Alfred K. C. Selwin*, *F.G.S.*, qui lui a succédé, en qualité de directeur en chef de la commission géologique du Canada.

La réputation éminente que s'est acquise *Sir W. E. Logan*, ses connaissances variées, la clarté, l'élégance de son style lorsqu'il traite les sujets scientifiques, l'amabilité de ses manières, la simplicité de ses goûts et les immenses services qu'il a rendus à la science et au pays, lui assurent le premier rang parmi nos célébrités contemporaines.

Les principaux ouvrages de *Sir W. E. Logan*, outre ses rapports annuels à la législature sur les travaux de la commission géologique, au nombre d'une vingtaine de volumes, sans compter plusieurs articles parus dans les journaux tant européens qu'américains, sont les suivants:

1^e. Géologie du Canada 1863, résumant les résultats des opérations de la commission géologique de 1858 à 1863, un fort volume de 1043 pages in-8, avec des gravures nombreuses dans le texte et un atlas de cartes géologiques. 2^e. Esquisse Géologique du Canada, pour servir à l'intelligence de la grande carte géologique de tout le Canada, ainsi qu'à la collection des minéraux envoyés à l'exposition universelle de Paris, par *W. E. Logan* et *T. Sterry Hunt* (Paris-1855), 100 pages in-12. 3^e. *Descriptive Catalogue of a collection of the Economic Minerals of Canada and of its Crystalline Rocks sent by the Geological Survey to the London International Exhibition of 1862*.

Ajoutons à cela un nombre considérable d'articles scientifiques publiés dans le *Canadian Journal*, le *Canadian Naturalist* et les *Transactions of Geological Society of London, etc., etc.*

La mort du regretté et illustre défunt peut être considérée comme une véritable perte pour le Canada; elle sera un deuil pour les savants du monde entier avec la plupart desquels il entretenait des correspondances. La science perdit en lui un de ses représentants les plus dignes et les plus autorisés.

DR. J. A. CREVIER,

Médecin naturaliste de Montréal.

PERSONNEL

L'hon. M. Church a été atteint, samedi, 3 juillet, d'une paralysie au visage, heureusement, cette attaque n'a pas eu de suites graves et il a pu partir aussitôt avec quelques amis pour les sources de Caledonia.

Les messieurs dont les noms suivent ont été nommés officiers de l'Association de Pharmacie de la province de Québec:
H. R. Gray, Président;
E. Giroux, 1^{er} Vice-Président;
A. Manson, 2^{ème} Vice-Président;
J. Goulden, Trésorier;
E. Muir, Régistrateur et Secrétaire.

Le Collège de St. Boniface, Manitoia, vient de faire la perte de l'un de ses professeurs, M. George Pellerin, qui remplissait depuis son arrivée là-bas, les fonctions de maître d'étude et de salle, est mort, le 12 juin dernier, après une maladie de quelques mois.

M. Pellerin était né à St. Jacques l'Achigan, province de Québec, en 1826.

NÉCROLOGIE — Nous annonçons avec douleur la mort d'un ancien confrère, M. J. MacAdams, avocat de Québec, décédé à l'âge de 33 ans. M. MacAdams, rédacteur du *Morning Chronicle* pendant quelques années avait su s'attirer l'estime de tous ses confrères, qui savaient apprécier ses talents et ses qualités de cœur. M. MacAdams a succombé à la terrible maladie de la consommation.

LE CENTENAIRE DE L'ARIOSTE

Le 24 mai, a été fêté à Ferrare le quatrième centenaire de l'Arioste qui a été un des plus grands poètes de l'Italie. Le prince Humbert présidait à cette cérémonie et des discours ont été prononcés par plusieurs notabilités.

Lodovico Ariosto naquit à Reggio (duché de Modène). Dès son enfance, il annonça un grand talent poétique et fut bientôt apprécié par les poètes de Ferrare qui le fixèrent à leur cour et l'admirent dans leur intimité. Il passa sa vie auprès d'eux, partageant son temps entre la poésie et les affaires. Dix années furent employées à composer l'ouvrage qui a immortalisé son nom, le *Requiem furieux* (*Orlando furioso*). Ce poème parut d'abord en quarante chants (1516), et fut augmenté, quelques années plus tard, de six autres chants (1532). L'Arioste y raconte les exploits de paladins, et personne, mieux que lui, n'a su mêler avec autant d'art le plaisant et le sérieux, le gracieux et le terrible, en faisant marcher de front une foule d'actions diverses auxquelles il sait également intéresser.

L'Arioste n'était pas d'une haute stature; il avait la tête presque chauve, les cheveux noirs et crépus, le front large, les sourcils bien arqués, le nez assez fort, aquilin et courbé, les lèvres minces. Son teint était un peu bronzé; ses yeux noirs étaient très vifs et avaient à la fois une grande expression de douceur.

Le Titien, qui fut appelé à Ferrare pour peindre dans le palais ducal, fit le portrait de l'Arioste. Cette toile se trouve aujourd'hui dans un musée de Londres. Le célèbre peintre fut aussi une gravure pour l'édition de l'*Orlando furioso*, imprimée en 1532. La bibliothèque communale de Ferrare possède un exemplaire de ce livre devenu très-rare.

La maison que l'Arioste fit construire en 1528, dans la rue qui s'appelait alors *Miracolo*, cette demeure est très-modeste, et comme on faisait observer au grand poète que son habitation était bien loin de rappeler les palais qu'il savait si bien décrire: «Ceux là, disait-il, peuvent être beaux et grandioses sans coûter un sou.»

Si la ville de Ferrare, qui a tant de palais, n'a pas su en donner un à son poète vivant, elle a acheté et conserve comme un souvenir de la maison de l'Arioste. Sur la façade, qui n'a pas été changée, on peut lire ce distique:

*Parva sed apta mihi, sed nulli obnoxii, sed non
Sordida, parva meo, sed tamen aere domus.*

S. L.

LE BRÉSIL

BAHIA

On arrive à Bahia par une large baie ; les terres s'élèvent peu à peu à l'horizon ; on voit au loin quelques cimes touffues de cocotiers.—Cà et là on aperçoit des barques de pêcheurs.—Le navire marche, mais jamais le marin n'est plus impatient de toucher terre que lorsqu'il est près d'atteindre son but.

Bientôt les passagers découvrent quelques cabanes sur le rivage ; la luxuriante végétation des tropiques réjouit les yeux après six semaines de navigation entre le ciel et l'eau.

Ce n'est plus le vert uniforme des paysages d'Europe ; les nuances les plus variées des végétaux s'entremêlent : ici, des touffes d'arbres qui atteignent la hauteur de vieux chênes, là, des taillis moins élevés, mais dont le feuillage va en s'étalant avec une sorte de nonchalance pleine de grâce jusque sur le sol, tout cela dominé par des palmiers qui inclinent leurs têtes au caprice du vent, comme des pâtres gigantesques sur leur troupeau de verdure. Mais ces fières têtes sont tremblantes ; au moindre souffle d'orage elles tombent, laissant leur tronc décoloré.

Enfin, le navire s'avance... il double la pointe de *Saint-Antoine de la Barre*, dont la petite église semble saluer son arrivée dans le port.

Les matelots aiment à rencontrer cette image tangible de la Providence qui leur signale le port après une longue traversée ; ils sont heureux de voir surgir l'église d'un cadre de verdure et non de ces fouillis de maisons qui l'enveloppent en Europe. C'est là qu'ils font leur première visite ; ils tiennent à s'y présenter proprement vêtus pour ne pas rester indignes du luxe dont la nature et l'homme se plaisent à parer ces monuments où tous se coudoient et se confondent sous l'œil paternel de Dieu.

Saint-Antoine de la Barre est resté en grande affection dans le pays. Après sa mort, le saint a été investi solennellement du commandement honoraire d'un régiment.

Quand on double la pointe de Saint-Antoine, on voit Bahia s'élever en amphithéâtre. Cet aspect de la ville est magnifique, et présente un splendide panorama sur plus d'une lieue de parcours.

Au fond de la baie, sur un autre promontoire, est la majestueuse et riche église de *Bomfim*, bâtie sur une éminence. Ce monument a été de tout temps et est encore en grande vénération. On raconte que lors de la traite des noirs, les négriers, afin de couvrir leur honteux trafic du manteau de la religion, ne manquaient pas, avant leur départ, d'aller se porter à cette église, en offrant au *senhor de Bomfim* des ornements, des parures, des perruques (*sic*) et des cierges, pour en obtenir la faveur d'embarquer une forte cargaison, de la faire arriver à destination sans encombre, et d'en tirer le meilleur parti possible.

Bahia ou *Soâ-Salvador*, tire son nom de sa belle baie, surnommée *Bahia de Todos os Santos*, la plus remarquable de la côte, si belle qu'elle est considérée, ainsi que son nom l'indique, comme le rendez-vous de tous les saints du paradis. De loin, la ville est d'un aspect grandiose et paraît toute d'ensemble, mais, en approchant, on la voit se dessiner en deux parties très-distinctes : la *ville basse* et la *ville haute*.

La *ville basse*, située sur un terrain plat qui forme le rivage, renferme la douane avec un superbe pont en fer, l'arsenal de la marine, que l'on dit être le plus considérable de tout le Brésil, la Bourse, et, près de la Bourse, une station du chemin de fer de Bahia au fleuve São Francisco, l'usine à gaz, etc. C'est dans cette partie de la cité que se tient le commerce et que se traitent les

grosses affaires, si renommées dans le monde des échanges internationaux ; mais son aspect est sale et délabré. Dans les rues, on enfonce dans la boue jusqu'à la cheville ; dans les magasins, qui ne sauraient guère être plus propres, se trouvent entassés des marchandises d'exportation et d'importation de toutes sortes. Pour l'exportation : des sucres, des tabacs, des cotons, du café, des cuirs, des cacao, du tafia, des laines, des bois de teinture ; pour l'importation, les marchandises de provenance européenne, telles que tissus, étoffes, draperie, vêtements, quincaillerie, mercerie, modes et articles de Paris ; enfin, toute espèce de produits manufacturés.

Mais la malpropreté des rues et l'entassement des marchandises dans les magasins de la ville basse n'est pas la plus grande tache du tableau. Le soir, à l'heure du repos, on ne peut passer dans les rues sans s'exposer à recevoir d'incessantes averses qui tombent des fenêtres de tous les logements, averses tolérées par un usage séculaire. Cependant, grâce aux instances du gouvernement de don Pedro II près du gouvernement local, on a l'espoir de voir bientôt la ville basse pourvue d'égoûts qui feront disparaître les immondices dont le stationnement n'est point étranger aux ravages périodiques de la fièvre jaune quand elle fait éclosion dans ce riche pays.

Près de l'éminence de l'église de *Bomfim* se trouve l'établissement des *véhicules économiques*, avec un vaste atelier pour la construction des voitures et des wagons des nombreux *tramways* qui parcourent en tous sens l'intérieur de la cité et qui lui font ceinture.

La *ville haute* est détachée de la ville basse par un monticule à pente très-rapide, et si inclinée qu'autrefois les marchands, tout en choisissant leur terrain, ne pouvaient la descendre ou la gravir sans s'exposer à des chutes dangereuses. Aujourd'hui, grâce à l'intervention de don Pedro, on a construit des escaliers sur divers points. La ville haute s'étend gracieusement sur le sommet : on y jouit d'un panorama charmant ; elle possède de belles places avec de jolies fontaines, et un nombre considérable de grandes maisons réputées pour leur luxe et leur élégance. C'est la partie aristocratique de la cité. On y remarque le palais du gouvernement, l'hôtel de ville, la cathédrale ou le *Sé*, formée de l'église de l'ancien et spacieux couvent des *Jésuites* ; dans les dépendances de ce vieil édifice sont l'école de Médecine, l'hôpital de la Miséricorde et la bibliothèque publique, avec 18,000 volumes. La ville haute contient, en outre, un lycée, beaucoup d'églises et de couvents, et le théâtre de Saint-Jean, qui est le seul du Bahia. Elle possède un jardin botanique qui est dans une situation ravissante. C'est une grande promenade, le seul lieu de réunion publique du monde élégant de la grande cité. Il faut ajouter qu'en fait d'élégance, à Bahia, malgré la malpropreté des rues de la ville basse, les modes de Paris y sont suivies avec autant de rapidité que dans une grande ville de France.

La ville haute est la demeure des gens aisés. On n'y voit point, à la vérité, circuler de voitures, mais, en revanche, les palanquins ou chaises à porteur, desservis à prix modestes par des nègres, y fourmillent. Ce mode de véhicule forme, avec les tramways, les moyens de circulation urbaine.

Le négociant bahianais se montre en ville très-affairé, toujours en tenue de cérémonie, habit noir et chapeau haut de forme. Il y a à Bahia trois grands cafés tenus par des Français. Le commerçant indigène qui en franchit le seuil n'y reste que juste le temps d'y prendre son café et retourne aussitôt à ses affaires. S'il entre dans un magasin ou une maison de connaissance, ou s'il reçoit à son comptoir

une visite, il ne consacre que le temps nécessaire à expliquer le but de sa démarche ou à répondre à son visiteur, à prendre ou à offrir l'indispensable verre de vin de Porto.

A sa rentrée à son domicile qui est presque toujours établi dans la ville haute, pendant l'hiver, ou à sa maison de campagne pendant l'été, le négociant bahianais se met à son aise. Il change de vêtements, quitte ses habits de cérémonie pour endosser un vaste et léger paletot sac d'une éclatante blancheur, et se couvrir le chef d'un large et fin chapeau de Panama. Les dames du logis imitent le maître en se mettant aussi à leur aise dans l'intérieur de la maison ; elles y sont vêtues seulement d'une chemise-sac qui leur prend du cou aux talons. Pendant toute la journée, elles se tiennent sur la terrasse, dans la pièce à fleurs appelée *varandah*, et où une brise rafraîchissante en fait un endroit assez habitable. Mais, aux jours de réception ou de sortie, il y a transformation complète dans le costume des dames de Bahia ; on les voit habillées à la mode française, avec un tel goût qu'on aurait peine à les distinguer des Parisiennes.

La musique est la passion du beau sexe de Bahia, qui ne quitte son ouvrage que pour se mettre au piano. Cet instrument se trouve dans chaque maison ou dans chaque logement un peu aisé. On en abuse assez pour laisser croire aux passants étrangers qu'ils circulent dans une immense institution de demoiselles à l'heure de la leçon de musique. Quant un étranger vient à passer seul dans une rue, il peut juger de l'effet produit par sa présence par le plus ou moins grand nombre de pianos qui saluent son apparition.

La chaîne des hauteurs qui forment la ceinture orientale du São Francisco est le théâtre d'un commerce relativement important et qui ne manque pas d'une certaine originalité.

Des nègres affranchis, la plupart courtiers aux gages de commerçants de Bahia, parcourent ces montagnes, munis de bijouterie fausse, de verroterie, ou d'autres objets de bimboloterie dits *articles de Paris*, qu'ils offrent et vendent aux esclaves en les séduisant par les sons d'un *harmonium* ou *accordéon* dont ils ont soin de se munir. — On connaît le faible des nègres pour la musique. Un marché ne se conclut guère qu'après l'exécution de plusieurs airs d'accordéon.

On compte à Bahia plusieurs maisons de commerce qui ont à leur service de soixante à quatre-vingt de ces nègres colporteurs.

Le terrain végétal de la province de Bahia est singulièrement favorable à la culture de la canne à sucre ; aussi le port exporte-t-il, à lui seul, plus de sucre que tous les autres ports du Brésil ensemble.

La production qui vient en deuxième ligne est le tabac. Vient ensuite le tafia ou rhum. Le coton, quoique de bonne qualité, présente un chiffre d'exportation inférieur à celui du port de Pernambuco. Le café cède aussi le pas à celui de la province de Rio de Janeiro. Ces cinq articles forment la base de l'exportation de Bahia.

Les autres productions sont les cuirs, les bois de teinture connus dans le commerce sous le nom de *bois de Brésil*, le cacao et le riz qui est de qualité supérieure, enfin, le tapioca exporté presque entièrement à destination de France.

Le commerce extérieur du port de Bahia commence à atteindre le chiffre de 100 millions, partagés par moitié entre l'exportation et l'importation. Dans ces échanges, l'Angleterre a, comme partout, la part du lion.

Le mouvement annuel du port de Bahia accuse la visite de plus de 400 navires étrangers. La France ne contribue à ce

mouvement que pour un chiffre bien inférieur à son importance.

Nous ne pouvons terminer cet article sans exprimer de nouveau, au risque de nous répéter, notre profond regret de voir un pays aussi riche que le Brésil, dont la population est si hospitalière pour nos nationaux, si sympathique aux idées, aux mœurs et au caractère français, si encline aux produits manufacturés de goût français, faire vainement encore tant d'avances à nos commerçants. Quand donc notre industrie et notre commerce cesseront-ils d'être indifférents à des offres qui partent d'une place aussi importante, et où il est à craindre qu'à la longue nous ne soyons entièrement supplantés par les Anglais et les Allemands ?

EUG.-G. VADET.

SEMAINE POLITIQUE

PARLEMENT PROVINCIAL
MEMBRES ÉLUS.

Argenteuil	Bellingham
Arthabaska	Watts
Bagot	Gendron
Baoucé	Dulac
Beauharnois	Bisson
Bellechasse	Fredet
Berthier	Sylvestre
Brome	Lynch
Bonaventure	Beauhesne
Chambly	Préfontaine
Charlevoix	Gauthier
Châteauguay	LaBerge
Chicoutimi	
Champlain	St. Cyr
Compton	Sawyer
Dorchester	Larochelle
Deux-Montagnes	Ouimet
Gaspé	
Hochelaga	Beaubien
Huntingdon	Dr. Cameron
Iberville	Molleur
Joliette	Dr. Lavallée
Jacques-Cartier	LeCavallier
Kamourask	Roy
Laprairie	A. Charlebois
Laval	L. O. Loranger
L'Assomption	Pelletier
Lévis	Paquet
L'Islet	Verrault
Lotbinière	Joly
Maskinongé	Houde
Mégantic	Irvine
Missisquoi	Baker
Montréal-Centre	Gilvie
" Est	Taillon
" Ouest	McGauvran
Montmagny	Landry
Montcalm	Martin
Montmorency	Angers
Napierville	Lafontaine
Nicolet	Méthot
Ottawa	Duhamel
Pontiac	Church
Portneuf	Dr. Larue
Québec-Centre	Rinfret
" East	Shenyn
" Ouest	Hearn
" Comté	Garneau
Richelieu	Mathieu
Richmond et Wolfe	Picard
Rimouski	Chauveau
Rouville	Robert
Shefford	Hon. Laframboise
Sherbrooke	Robertson
Soulanges	DeBeaujeu
St. Hyacinthe	Bachand
St. Jean	Marchand
St. Maurice	Dr. Lacerte
Stanstead	Thornton
Témiscouata	Dachéne
Terrebonne	Chapleau
Trois-Rivières	Malbiot
Vaudreuil	Lalonde
Verchères	Daigle
Yamaska	Wurtele

Les élections des comtés de Chicoutimi et de Gaspé auront lieu le 20 courant.

Le gouvernement anglais se proposerait d'organiser dans l'Afrique méridionale, un pendant à la Confédération canadienne. D'après les dernières nouvelles, le comte de Carnarvon, ministre des colonies pour l'Angleterre, vient d'envoyer un rapport au Cap et aux autres colonies anglaises de l'Afrique du sud, au sujet de leurs vœux séparatistes. Il invite les colonies à nommer une commission pour étudier une proposition de fédération entre les colonies et les Républiques libres de l'Afrique du sud. Ce nouvel empire aurait son autonomie propre, et pourrait compter sur l'appui et la protection de la Grande-Bretagne en cas de besoin.

Le rapport en question prescrit la réunion d'une conférence des délégués et représentants de cinq Etats : la colonie de Natal, la province de Giqua, Land occidentale, l'Orange Free State, la République du Transvaal et la colonie du Cap.

Deux de ces Etats, l'Orange et le Transvaal, sont libres. L'entrée dans la confédération les soumettra à l'Angleterre, et c'est de là que viendront sans doute les plus grands obstacles au projet du comte de Carnarvon.

Une dépêche d'Allemagne nous a appris la mort de l'ex-empereur d'Autriche, Ferdinand Ier, oncle de l'empereur actuel. Ferdinand Ier était né en 1793. Il monta sur le trône impérial de Vienne en 1835, comme successeur de son père, François Ier, fils lui-même de l'Impératrice Marie-Thérèse et frère de la reine Marie Antoinette. A la suite de la révolution de Vienne, en 1848, il abdiqua en faveur de son neveu, l'empereur François-Joseph, fils de son frère. Depuis son abdication, il a vécu dans la retraite et l'isolement à Prague, capitale de la Bohême, où il est mort il y a quelques jours, à l'âge de soixante et dix-huit ans.

A. ACHINTRE.

POESIE

SONNET

A UN SCEPTIQUE

Vous avez, compagnon, dont le cœur est poète,
Passé dans quelque bourg tout paré, tout vermeil,
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,
Un dimanche délaissé par un joyeux soleil ;

Quand le clocher s'agit et qu'il chante à tue-tête,
Et tient dès le matin le village en éveil,
Quand tous pour entonner l'office se s'apprête,
S'en vont jeunes et vieux, en pimpant appareil ;

Lors, s'élevant au fond de votre âme mondaine,
Des tons d'orgue mourant et de cloches lointaines
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir ?

Cette dévotion des champs, joyeuse et franche,
Ne vous a-t-elle pas, triste et doux souvenir,
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le dimanche ?

A. B.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne
d'être montré aux hommes,
c'est une âme humaine."

"The one thing worth
showing to mankind is a human
soul."

(BROWNING.)

XXXIII

(Suite.)

Ainsi me furent expliqués l'air de triomphe qui se joignait à la gaieté de ma tante, lorsqu'elle parut le soir, et l'éclat inusité des yeux noirs de Teresina, que sa toilette blanche et les cordaux dont elle était parée faisaient grandement ressortir. Sa sœur avait aussi ce soir-là quelque chose dans le maintien qui différait un peu de la placidité insignifiante qui la caractérisait ordinairement. Elle était la moins jolie des deux, mais sa physionomie avait plus de charme que celle de Teresina, et elle méritait mieux qu'elle peut-être l'épithète enviée de *simpatuca* qui lui était parfois décernée. L'une et l'autre avaient en ce moment le teint animé, par l'émotion que donne d'avance le plaisir de chanter en public, lorsqu'on le fait sans peur et sans aucun doute de son succès. Or mes cousines avaient de ces voix de belle qualité que l'on rencontre souvent en Italie, qui se mariaient à merveille ensemble. Elles étaient, de plus, fort bonnes musiciennes, et, bien que leur méthode ne fût point parfaite, tout le monde les écoutait avec plaisir, et plus que personne, le jeune mélomane à qui était réservé, ce soir-là, le soin de les accompagner. Depuis longtemps, le baron de Brunenberg regardait Mariuccia de la façon la plus sentimentale ; mais, jusqu'à ce jour, le bel Anglais Frank Leslie avait eu le don de plaire à Mariuccia beaucoup plus que le baron, et, par cette raison, elle avait toujours

témoigné quelque froideur à celui-ci. Cependant, depuis la soirée du Vésuve, il était évident que Leslie n'avait plus une pensée, plus un regard, à peine une parole, à adresser à une autre qu'à Stella. (Qu'en pensait-elle ? je me le demandais en observant son air parfois pensif, et différent d'elle-même.) Quoi qu'il en fût, Mariuccia en avait tiré pour son compte une conclusion personnelle et pratique. Leslie ne songeait point à elle ; il fallait donc se résigner, et songer elle-même à un autre.

Cette résignation valut au baron des sourires tels qu'il n'en avait jamais obtenus ; en sorte que lui aussi devait rayonnant, et que le groupe qui entourait le piano présentait l'aspect de la satisfaction la plus complète. J'éprouvais, en regardant leurs visages souriants, en entendant leurs voix animées et joyeuses, une sensation de surprise. Il me semblait être séparée d'eux par une grille fermée à clef qui me permettait de les voir et de les entendre, mais qui m'empêchait absolument de les approcher et de partager leur animation joyeuse. « Bonheur... gaieté... espoir... toutes choses finies pour moi ! » me disais-je. Néanmoins, j'accomplissais tout ce que j'avais à faire, et je parvenais à paraître aux autres fort peu différente de ce que j'étais à l'ordinaire.

Enfin tout le monde fut réuni, et lorsque chacun eut pris sa place et que tous les yeux furent dirigés vers l'estrade, je m'emparai d'Angiolina et je l'emmenai avec moi dans l'embrasement d'une fenêtre. Là, je m'assis à une place où j'étais à moitié cachée, et je pris l'enfant sur mes genoux. Non-seulement le contact de cette adorable petite créature était toujours pour moi doux et calmant, mais elle avait un étrange et précoce instinct du beau qui m'intéressait et me faisait toujours chercher à l'observer lorsqu'elle entendait de la musique ou des vers, dont le rythme caressait son oreille même quand les mots n'avaient point de sens pour elle. Mais surtout j'aimais à la regarder lorsque c'était sa mère qui les récitait, à suivre le regard animé et brillant de ses yeux bleus, et l'expression émue de sa bouche enfantine !... En ce moment je la serrai dans mes bras, et il me sembla que le trouble de mon cœur s'apaisait en l'embrassant.

Le baron joua d'abord, en forme d'ouverture, un morceau de Mendelssohn qui disposa l'auditoire à être attentif ; puis, après un instant de silence, Gilbert parut. Il était d'une pâleur extrême, et semblait faire un violent effort pour surmonter une grande souffrance morale ou physique. Cela était si visible, qu'il dut imaginer une excuse et réclamer l'indulgence de l'auditoire pour un mal de tête vrai ou faux. Mais, au bout d'un instant, sa voix se raffermir, l'orateur se réveilla en lui, et son regard devint ce qu'il était toujours lorsqu'il parlait ainsi en public, imposant, brillant et profond. Quelles furent ses premières paroles ? je ne saurais le dire. Trop de souvenirs m'assailirent à la fois lorsque je le vis ainsi sur cette estrade, comme au jour de notre rencontre à l'hôtel de Kergy. Je songeai à ce que j'étais dans ce moment-là, à ce que je pensais, à ce que j'espérais alors, à tous les changements survenus depuis ; enfin à la coïncidence qui le remplaçait ainsi devant mes yeux, dans ce jour d'adieu, comme dans ce premier jour !...

Mon attention fut toutefois bientôt ramenée vers les paroles de l'orateur par le murmure approbateur et bientôt enthousiaste qui les accueillait. Parler du Vésuve à Naples, et à des Napolitains, et les intéresser ! c'était cependant un tour de force, il sut l'accomplir ; et, avec cette promptitude intelligence du talent qui caractérise ceux à qui il s'adressait, la difficulté qu'il parvenait à vaincre fut appréciée, et des applaudissements vifs et spontanés l'interrompirent à chaque instant, tandis qu'il mêlait ensemble la poésie, l'art et l'histoire avec une originalité et une grâce qui ne permettaient à aucune apparence de pédanterie d'altérer le charme de cette érudition surprenante et facile. Mais lorsque enfin il en vint au récit, qu'il s'était chargé de faire, de notre récente excursion, et qu'il commença par la description de ce lieu où nous avions regardé ensemble l'éruption, je ne pus m'empêcher de tressaillir ; il me sembla que ses yeux m'avaient discernée dans le coin où je m'étais cachée. Lorsqu'il ajouta qu'il avait éprouvé, en présence de ce spectacle, une de ces émotions dont le souvenir ne peut plus s'effacer, quelle que soit la durée de la vie ! j'inclinai mon visage sur la tête blonde d'Angiolina, comme si tout le monde avait pu comprendre le double sens de ces paroles, et pendant quelques instants, je n'entendis plus que le battant de mon cœur.....

Tout à coup, l'enfant se retourna vivement vers moi, et, me touchant le visage de sa petite main, pour me rendre attentive :

— Ecoute, écoute, me dit-elle toute joyeuse, ce qu'il dit de maman !

Alors, en effet, tout le reste s'effaça pour un instant, et je fus toute à la jouissance d'entendre la courageuse action de Stella racontée dans ce noble et incomparable langage dont Gilbert avait le secret. Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et j'allais y joindre les miens, lorsque mes regards furent attirés et fixés d'une façon imprévue... d'une façon semblable à l'éblouissement d'un de ces éclairs qui, même lorsque le ciel est tout en feu, se détachent des autres par un éclat plus terrible.

Lando avait imaginé de placer sur l'estrade des arbustes et des fleurs destinés à cacher aux yeux des spectateurs ceux qui devaient prendre part à la séance, tant que leur tour n'était pas venu de paraître. Stella se trouvait ainsi cachée pour tout le monde ; mais, de la place où je m'étais mise, elle ne l'était point pour moi, et je pouvais à son insu la voir distinctement et observer chacun de ses mouvements : je fus surprise et bientôt saisie de l'effet que produisaient sur elle les paroles qu'elle écoutait. Ce n'était pas de l'attention, ce n'était pas de l'intérêt : c'était une émotion palpitante, c'était un bouleversement de tous ses traits, bouleversement tel, que je crus qu'elle allait s'évanouir. Déjà je me levais pour aller à elle, lorsqu'une pensée soudaine et vive me cloua à ma place, une pensée qui, dès qu'elle m'eut traversé l'esprit, devint une certitude et me fit éprouver une souffrance aiguë dont je fus épouvantée. Je la regardais fixement, lisant devinant, pénétrant jusqu'au fond de son cœur, et sentant défaillir le mien. Hélas ! pourquoi ce que je croyais découvrir me faisait-il trembler et frémir ainsi ? Pourquoi me semblait-il qu'un dard me frappait et me déchirait le cœur ?

Je cherchai à vaincre la résistance de mon âme malade. Oui, je cherchai à répéter avec sincérité ce que j'avais dit à Gilbert. J'essayai, dans cette lumière nouvelle qui venait de me frapper, de regarder Stella et de la regarder, lui ! Je m'efforçai de me dire sans trouble que là, devant mes yeux, était la femme dont j'avais parlé la veille ; que c'était bien elle, qui était belle, et bonne, et noble, et digne de lui ; elle qui devait effacer sans retour mon image ; elle, enfin, qu'il pourrait aimer sans trouble, sans scrupule, sans remords. J'essayai ! (et, comme tout effort, celui-là me fit peut-être du bien et me rendit plus forte), mais je n'obtins pas la victoire.

En dépit de moi-même, dès que Gilbert eut achevé de parler, je le suivis des yeux, et tandis que le nom de Stella était mêlé au sien dans les acclamations enthousiastes de l'auditoire, l'avouerai-je ? je remarquai avec satisfaction qu'il quittait l'estrade sans songer à se rapprocher d'elle. Ensuite, je le vis s'esquiver le plus promptement possible par une petite porte qui donnait sur le portique, et de la sombre embrasure où j'étais placée, je pus l'apercevoir, à la clarté de la nuit, appuyé contre une colonne dans l'attitude d'un homme qui se repose d'un effort ou d'une longue contrainte.

Je fus longtemps hors d'état de faire la moindre attention à ce qui se passait. J'entendis vaguement : *A te sacra Regina*, superbement accentué par la belle voix de contralto de Mariuccia, et après ce duo, quelques morceaux détachés joués par le baron. Mais l'un d'eux me fit tressaillir et me ramena tout entière à mes impressions passées et présentes : c'était l'Étude de Chopin jouée à Paris, par Diane de Kergy, dans cette autre soirée d'adieu ! Tout semblait se réunir pour m'accabler de souvenirs aussi bien que d'émotions ! J'avais peine à écouter cette musique, dont le caractère déchirant et passionné me faisait mal. Déjà, en dépit de mes efforts, je sentais mes yeux se remplir de larmes, lorsque le jeune amateur s'arrêta brusquement et se mit à jouer une valse de Strauss avec tant de verve et de *brio* qu'Angiolina sauta à terre, comme poussée par un mouvement irrésistible, et se mit à tourner, tenant sa petite robe de ses deux mains. Tous ceux qui dans l'auditoire avaient moins de vingt ans semblaient fort tentés de suivre son exemple ; mais la valse s'arrêta, le silence se rétablit, et Angiolina revint se blottir près de moi ; car Stella venait de paraître, et maintenant son tour était venu.

Le but de la soirée motivait assez les acclamations par lesquelles elle fut accueillie, et qui étaient un premier hommage rendu à la belle action qui venait d'être célébrée en éloquentes paroles. Après cela, le silence redevint profond.

Pendant que tout ce bruit se faisait autour d'elle, et pour elle, Stella était immobile, et semblait presque ne pas s'en apercevoir. Je la vois encore avec sa robe blanche, dont les manches ouvertes laissaient apercevoir ses mains et ses bras, et,

pour unique ornement, un bandeau d'or posé sur la masse ondoyante de ses cheveux bruns. Elle ne me parut pas plus pâle qu'à son ordinaire : son teint, d'une blancheur éclatante, était rarement coloré ; elle avait les cils et les sourcils foncés comme ses cheveux, et ses yeux, lorsque rien ne les animait, étaient d'un gris presque terne, mais, à la moindre émotion, ses prunelles semblaient grandir et s'assombrir, et alors rien n'égalait leur éclat ! Ce changement était notable surtout lorsqu'elle exerçait ce don naturel pour la déclamation qu'elle possédait sans l'avoir jamais cultivé. Elle sentait la poésie profondément et juste, et sa voix pleine et sonore rendait exactement ce sentiment intime et vrai. A cela se joignaient des gestes simples, mais que le seul mouvement de ses bras et de ses belles mains rendait toujours nobles et gracieux. Aucune affectation, et cependant cette physionomie, si souvent animée par une extrême gaieté, possédait aussi une étrange puissance tragique. Tel était le talent de Stella, reflet assez fidèle de son caractère et de son âme.

Tandis que durait le mouvement bruyant qui s'était manifesté à son apparition, elle était, ainsi que je viens de la dépeindre, en apparence très-calme ; mais ses mains nerveusement serrées l'une contre l'autre et un imperceptible mouvement de ses lèvres indiquaient plus d'agitation qu'elle n'en faisait paraître. Toutefois, cette émotion contenue ajouta encore au charme de sa voix, lorsqu'elle commença, avec une grâce incomparable, un sonnet célèbre de Zappi ; mais lorsqu'ensuite, laissant vibrer l'autre corde, elle récita une scène tirée de l'une des plus belles tragédies de Manzoni, il y eut dans l'auditoire un véritable frémissement d'admiration. Je vis surtout en face d'elle le pauvre Frank Leslie, ému, exalté, stupéfait. Alors je cherchai des yeux Gilbert. . . . et (pardon, mon Dieu ! pardon aussi, Stella !) je fus contente de voir qu'il n'était pas là. Ce don même, par lequel chacun d'eux (quoique diversement) avait la puissance d'émouvoir un auditoire, me semblait établir entre eux une ressemblance qui me faisait souffrir, et cette souffrance était pénible comme un remords !

Enfin Stella commença le chant qui termine la *Divine comédie*, et qui débute par cette prière, la plus belle que la piété et la poésie aient jamais inspirée au génie :

O Vergin matre ! figlia del tuo figlio ! (1)

En ce moment Gilbert reparut. Il ne fit pas un pas de plus et demeura appuyé contre la porte par laquelle il venait de rentrer. Cependant je vis une légère rougeur passer sur le front de Stella, j'entendis trembler sa voix ; je compris qu'elle s'était aperçue de sa présence, et qu'elle était moins maîtresse d'elle-même qu'auparavant. Quant à lui, je le vis surpris, émerveillé, et ses applaudissements se joignirent à ceux de tout le monde. Mais lorsque chacun se leva pour entourer Stella, ses yeux se dirigèrent d'un autre côté, et il était évident que déjà il ne pensait plus à elle.

En ce moment, la petite Angiolina, qui était restée appuyée sur mon épaule, dans une muette contemplation de sa mère, répétant seulement de temps en temps à demi-voix : « C'est beau, n'est-ce pas ? c'est beau ? » comme si elle eût écouté de la musique, me fut enlevée par Frank Leslie, à qui avait été confié, ainsi que cela était juste, le soin d'accompagner la petite quèteuse. Alors il y eut un bruit, une confusion générale—cela arrive souvent après un long silence et une longue attention—et il me sembla qu'une gaieté insensée s'était emparée de tout le monde. A cette gaieté se joignait le bruit d'une marche étourdissante que le baron jouait, disait-il, pour accompagner la promenade triomphale que l'enfant, portée sur l'épaule de Leslie, faisait autour de la chambre, recueillant les offrandes qui devaient terminer la soirée.

Le contraste entre ce vacarme, ce mouvement, cette gaieté et l'état de mon âme, porta au comble la confusion de mes pensées. On avait ouvert toutes les fenêtres et toutes les portes du jardin. Je sortis machinalement, et j'allai m'appuyer un instant à cette même place sous le portique, où j'avais peu auparavant aperçu Gilbert. Comme j'étais là, j'entendis tout à coup près de moi sa voix basse et tremblante :

— Adieu, madame ! me dit-il.

— Je lui répondis :

— Adieu, Gilbert ! Que le ciel vous protège !

Et je lui tendis la main. Il la prit, la serra, y posa ses lèvres, et ce fut tout. . . . Il était parti ! Je le suivis des yeux un instant, à la clarté du ciel brillant ; puis il disparut sous les arbres de l'avenue. . . .

(1) O Vierge Mère ! fille de ton Fils !

Je restai immobile à la place où j'étais, regardant alternativement de loin le salon brillamment illuminé, et autour de moi, le jardin baigné dans la lumière de la lune. Et tandis que mes yeux passaient ainsi de l'un à l'autre, il me sembla que tout ce que je voyais disparaissait sans retour, que ces brillantes lumières allaient s'éteindre pour ne se rallumer jamais, que cette nombreuse assemblée se dispersait pour ne plus se réunir, et que c'était enfin pour la dernière fois que je me voyais ainsi moi-même, dans ce grand monde, et environnée de tout cet éclat d'opulence. Cette impression fut bizarre. Ce qui était indubitable, c'est que je sentais s'évanouir dans cette même heure à la fois le bonheur légitime, et le bonheur dangereux, la gaieté et le repos, la joie comme la paix, le souvenir comme l'espérance!

Ce fut un moment d'agonie. Mais les souffrances de l'agonie, après tout, quelque terribles qu'elles soient ne sont-elles pas, comme celles de l'enfantement, des annonces et des préludes de vie?

XXXIV

Lorsque je rentra dans le salon, il y restait peu de monde. Leslie s'approcha de moi pour me dire que Stella était partie sans me dire adieu, parce que, la collecte finie, elle était pressée d'emmener Angiolina. Bientôt il ne resta plus personne, le silence revint, puis la solitude complète, qui me laissa en face de moi-même!

Cette heure ne fut pas douce, comme l'est souvent celle qui suit l'accomplissement d'un devoir ou la consommation d'un sacrifice; ce fut, au contraire, une heure de désolation suivie d'un état qui rendit les jours suivants sombres au delà de tous ceux de ma vie.—Sombres, oui, comme la nuit profonde qui précède le lever du jour!

Tant que Gilbert avait été présent, je m'étais interdit de trop approfondir mes propres pensées, de peur d'affaiblir ma résolution. Je pus ainsi la maintenir jusqu'au bout; mais dès qu'il ne fut plus là, je donnai un libre cours à tout ce qui pouvait aggraver ma souffrance, cette souffrance de l'isolement redoutée depuis mon enfance plus que la mort! Lorenzo n'existait plus pour moi, je ne reverrais plus jamais Gilbert, et Stella! cette amie qui seule aurait pu me comprendre et me plaindre, étais-je sûre de la conserver?

Alors je me mis à analyser et à étudier, pour ainsi dire, mes souvenirs de la veille, et la conviction qui s'était vivement emparée de moi ne fit que redoubler. Je verrais bien, au reste, j'en aurais le cœur net; si Stella ne me parlait pas, je saurais l'interroger moi-même et j'arriverais à savoir exactement ce qui se passait dans son cœur.

Mais Stella, avec toute sa joyeuse et prompt expansion, n'était point du tout facile à amener ainsi à faire une révélation intime de ses secrètes pensées. Sans être dissimulée, elle était impenétrable; elle savait se donner tout entière aux pensées, aux joies, et surtout aux souffrances des autres. Néanmoins si, en retour, on cherchait à partager les siennes, un sourire, de grands yeux ouverts, un léger mouvement des lèvres ou des épaules semblaient vous interdire d'aller au-delà de ce doux visage et de cette physionomie sereine. La réalité était qu'elle y pensait fort peu et qu'il n'y avait point de fausseté dans cette habitude prise de ne jamais lever le voile qui cachait le fond de son cœur, car elle-même ne cherchait point à le soulever et ne tenait point à analyser curieusement ce qui s'y passait.

Lorsque je la revis, je la trouvai donc à peu près comme de coutume, un peu plus grave peut-être, un peu plus silencieuse, mais voilà tout. Quant à l'interroger, je ne l'osai, et bientôt même se formula dans ma pensée cette question: «Avais-je véritablement lu dans son cœur?» Et à celle-là s'ajouta sur-le-champ cette autre: «Attelle-tu dans le mien?» J'y pensai longtemps sans pouvoir rien résoudre.

Ce qui aurait pu pourtant me faire conclure pour l'affirmative, ce fut le soin avec lequel nous évitâmes l'une et l'autre de nous parler de Gilbert. Ce fut aussi notre accord facile pour ne pas être longtemps seules ensemble ce jour-là et la facilité avec laquelle, sous un prétexte futile, elle se dispensa de se promener avec moi, et consentit à me laisser emmener sa petite Angiolina.

Je partis donc avec l'enfant et je me fis conduire à cette route qui, au-delà de Pausilippe, descend jusqu'à la plage. Là, je mis pied à terre, et j'allai avec l'enfant m'asseoir sur le rivage, si près de la mer, que la vague venait mourir doucement à nos pieds. J'aimais cette place de prédilection. Assise ainsi, en face de Nisida, regardant au loin Ischia, Procida,

le cap de Messine et Baia, ayant à ma droite Pouzzolles, à ma gauche et derrière moi les hauteurs de Pausilippe et celles des Camaldules, il me semblait être à mille lieues du monde habitée, et que là plus qu'ailleurs il m'était facile d'oublier tout l'univers.

Tandis que je demeurais ainsi, regardant silencieusement devant moi, Angiolina se mit à courir et à ramasser des coquilles dont elle remplissait un petit panier qu'elle avait apporté pour cela. Parfois elle s'arrêtait et battait les mains de plaisir en regardant autour d'elle. Oh! comme plus que jamais en ce moment j'enviais à Stella ce bonheur qui la mettait à l'abri de l'isolement et du vide intolérable où j'étais précipitée! Je l'enviais et j'oubliais de la plaindre! J'oubliais aussi de trembler pour elle! On eût dit que ces mots: «Aux légers plaisirs les souffrances légères, aux grands bonheurs les maux inouïs» (ou, du moins, la vérité évidente qu'ils exprimaient) n'avaient jamais frappé mon esprit!

En ce moment, je ne songeais qu'à la félicité humaine rêvée sous toutes les formes, félicité qui me paraissait être accordée et permise à d'autres et dont je me trouvais exilée à jamais. Et tandis qu'Angiolina continuait à courir près de moi, après avoir regardé un instant avec extase le spectacle que j'avais sous les yeux, je mis tout d'un coup la tête dans mes deux mains et je fondis en larmes.

Au même instant, je sentis autour de mon cou les deux petits bras d'Angiolina.

—Zia Gina! s'écria-t-elle (elle avait entendu sa mère me nommer Gina, elle l'avait entendue aussi me nommer sa sœur, et elle avait compris ainsi ce nom qu'elle me donnait toujours), Zia Gina, pourquoi pleures-tu?

—Je suis triste, Lina, lui dis-je en laissant couler mes larmes sur ses belles boucles blondes.

—Pourquoi?

—Je ne puis pas te le dire.

—Peux-tu le dire au bon Dieu?

Quelle singulière question!..... Elle me fit rougir et réfléchir, et je répondis un peu évasivement:

—On peut tout lui dire, Lina, comme on dit tout à son père.

—Oui, je sais qu'il est notre père, je lui dis cela tous les jours.

Elle fut distraite un instant, un papillon passait près d'elle. Elle le suivit des yeux, mais il poursuivit son vol, et elle reprit:

—Ma chère Zia Gina, alors il faut prier Dieu de te consoler.

—Prie le pour moi, carina.

Elle réfléchit, puis elle dit:

—Je ne sais que deux prières: Notre Père et Ave Maria; laquelle veux-tu que je dise pour toi?

—Dis-les toutes les deux.

—Oui, je le veux bien, Notre Père d'abord, je l'aime tant!

Et alors, là sur cette plage, elle joignit les mains, leva ses yeux bleus comme le ciel, et, de sa voix argentine et pure, elle récitait doucement les paroles divines. S'il fut jamais sur terre une bouche digne d'être l'écho de la voix qui les prononça pour nous les apprendre, c'était bien la bouche enfantine qui les articulait en ce moment près de moi! Je joignis aussi les mains et je priai avec elle.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer)

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE

A Rimouski, le 15 juin, par le Rév. A. Vigean, M. David Nelligan, de Montréal, à Amanda-Amélia, fille de feu Joseph-Magloire Hudon, C. R., avocat.

DÉCÈS

A Montréal, le 6 courant, à l'âge de deux mois et demi, Marie-Rose-Alba-Fortuna, enfant de M. C. Berthiaume, marchand-tailleur.

ATELIER DE FIERRES ET DE MARBRES DE LA PUISSANCE,

89 Rue Bleury, Montréal.

H. L. GODFRAY.

Marbre pour Monuments, Tomes Mortuaires, Manteaux de Cheminées, et pour Moulins, et toute espèce d'ouvrages de Marbre et de Pierre pour les Cimetières

6-26-4-115.

Dessins envoyés sur demande.

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFFBURE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute adultération et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail. Vinaigrerie en Entrepôt de Montréal, 41, r. Bonsecours. 6-23-26-108

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital. - - - - - \$6,000,000
Fonds Disponibles, u-delà de - - - - - \$1,031,000

DIRECTEURS:

JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz."
ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains."
M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada." Vice-Président de la "Compagnie de Caoutchouc de Québec," et Président de la "St. Pierre Land Co."
J. ROSAIRE THIBAudeau, Directeur "La Banque Nationale."
J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple."
W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada."
HORACE AYLWIN, Port Hope.
ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puissance."
DUNCAN McINTYRE, de MM. McIntyre, French & Co., Négociants.

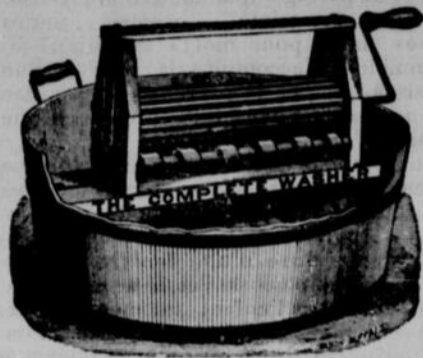
OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL.
Gérant Général: ALFRED PERRY. Secrétaire: ARTHUR GAGNON.
Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

LA LAVEUSE PERFECTIONNÉE



coûtant bien meilleur marché que toute autre, est maintenant en vente. Elle nettoie très-bien les tissus les plus fins, de même que les plus grosses étoffes. Elle fonctionne sans qu'il soit nécessaire de frotter, et par conséquent ne saurait user le linge. Nous défions l'univers de produire une laveuse égale à celle-ci, et nous conseillons au public de venir la voir lorsqu'elle fonctionne, avant d'acheter des laveuses de grand prix. Nous recevons tous les jours des témoignages des personnes qui se servent de notre laveuse, et nous sommes encore à entendre dire qu'elle n'a pas donné une entière satisfaction. Comme il y a de nombreuses imitations de notre laveuse, vous ferez bien de vous assurer que l'on vous vend la LAVEUSE PERFECTIONNÉE.

PRIX: \$6.00.

DILLINGHAM & BERG, Seuls Agents pour le Canada. Mo. 10, rue Arthur, Québec. P. H. HENCHEY, Agent voyageur; Bureau: Mansion House, rue St. Bonaventure, Montréal. 6-28-4-116-e2w.

LE VIDO.
EAU DE BEAUTE,
PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR.
AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes. Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint. Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur. Toute personne envoyant \$1.00 par l. malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875. Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-100 190, Rue St. Laurent.

Librairie Ovide Fréchette,
CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST JEAN,
HAUTE-VILLE, QUEBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons. Chromos. Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers. Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition. On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

PRINTEMPS, 1875.

Le meilleur assortiment de
POELES DE CUISINE AMERICAINES, GLACIERS
SABOTIÈRES,

Escabeaux Brevetés, Ustensiles de Cuisine les plus nouveaux. Venant d'être reçus, le meilleur choix de

Corniches et Ornaments de Bideaux,
BAGUETTES D'ESCALIERS, etc., etc
L. J. A. SURVEYER,
6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous; hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plume, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patente, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centimes.

MEILLEURE montre imitation d'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; couvert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 ou \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$30. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. soumise à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampille pour notre catalogue illustré. Adressez: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-29-52-106

"CAR LE SANG, C'EST LA VIE."
CELEBRE
PURIFICATEUR DU SANG
DE CLARKE

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture.")
LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infaillible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies, les Plaies Ulcérées sur le Cou, les Plaies Ulcérées sur les Jambes, les Boutons Noirs sur la Figure, le Scorbut et ses suites, les Ulcères cancéreux, les maladies du Sang et de la Peau, les Enflures Glandulaires. Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai. Des Millions de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisnes, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUTS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTÉES DE L'UNIVERS. Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES' HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERCER & Co., MONTREAL
Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE"
Publiée tous les Jedis à Montréal, Canada.
Par la Compagnie Burland-Desbarats.

ABONNEMENT \$3.00 par année.
Aux Etats-Unis 3.50
Par numéro 7 Centimes.
Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.
ANNONCES 10 Centimes la ligne.
Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.
On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.
Tout semestre commencé se paie en entier.
Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration.
L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.
Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance.
Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.